

Volume III, chapitre 5

LANGUES, ECRITURE ET LITTERATURE

Alexander K. Adelaar, Wilt L. Idema, Reimar Müller, David W. Phillipson, William T. Sanders et Romila Thapar

Table des matières

ASIE DU SUD.....	3
ASIE DU SUD EST ET OCEANIE.....	9
ASIE DU SUD EST.....	13
LES GRECS ET LES ROMAINS.....	21
AFRIQUE.....	33
LES AMERIQUES.....	35
BIBLIOGRAPHIE ET REFERENCES.....	37

Avec le début de l'âge du fer, une nouvelle étape est franchie dans l'évolution de l'écriture et de la littérature, tandis que se modifie la répartition des familles de langues et des langues elles-mêmes. Les transformations économiques, culturelles et sociales que connaît une grande partie de l'humanité à cette époque provoquent l'apparition de nouvelles régions nucléaires et de nouveaux foyers de développement, mais aussi une mobilité croissante des communautés tribales et en particulier des nomades. L'accroissement de la population dans certaines régions provoque de vastes mouvements migratoires et des tribus entières élargissent leur territoire d'origine, voire même le quittent pour en occuper un nouveau, apportant avec elles leur langue et leurs traditions culturelles.

Par ailleurs, cette époque voit l'édification d'empires dominés pour certains par des dynasties d'origine tribale dont la langue, lorsqu'elle devient langue officielle de l'État, ce qui est souvent le cas, est adoptée par les élites d'origines ethniques diverses réunies par celui-ci. C'est ainsi que certaines familles de langues se renforcent au sein d'une même région et que, dans le même temps, certaines branches de ces familles connaissent une expansion géographique : chinois, sanskrit, grec, germanique, celte, turc, iranien, etc.

Grâce aux nombreux documents conservés depuis le Ve siècle av. J.-C. par les traditions grecque, romaine, chinoise, indienne, perse, égyptienne et hébraïque, ainsi qu'à la pérennité de multiples langues, il est possible de reconstituer leur évolution et leur diffusion au cours des siècles couverts par ce volume. Avec

l'apparition d'aires culturelles, d'États, de relations commerciales et de mouvements migratoires et les interactions qui s'ensuivent, certaines langues acquièrent un rôle prééminent en tant qu'instruments de communication orale et écrite.

De l'Espagne à l'Asie centrale et au nord de l'Inde, les membres des classes supérieures des royaumes et des colonies hellénistiques peuvent par exemple communiquer entre eux en grec. En Asie de l'Est, le chinois devient la lingua franca écrite des classes dominantes, de même que le latin, puis, à partir de la seconde moitié du VII^e siècle apr. J.-C., l'arabe, dans certaines régions d'Europe, d'Asie occidentale et d'Afrique du Nord. En Afrique subsaharienne et sur le continent américain, on assiste au même phénomène : des familles linguistiques et des langues qui se répandent et acquièrent un statut privilégié, sans qu'il soit vraiment possible, faute de sources écrites, de dresser un tableau précis de cette évolution.

On ne peut que souligner l'ampleur des avancées que connaît l'emploi de l'écriture. Dans le bassin méditerranéen, les Grecs élaborent leur propre écriture, inspirée de celle des Phéniciens implantés en Asie occidentale, créant un alphabet permettant d'écrire une langue quelle qu'elle soit au seul moyen de signes phonétiques simples au lieu de transcrire les mots par des idéogrammes comme le faisaient les systèmes d'écriture antérieurs. De cette façon, il est également possible, avec un nombre restreint de lettres — d'une vingtaine à une trentaine, employées dans une variété infinie de combinaisons —, de représenter des mots et des noms inconnus. L'invention de l'écriture alphabétique est une véritable révolution qui ouvre l'accès de l'écriture à de nouvelles catégories sociales et facilite son enseignement et son apprentissage, ce qui lui permet ainsi d'entrer dans la vie courante. Les systèmes traditionnels d'écriture égyptien et chinois évoluent également, mais uniquement par simplification des signes.

Avec cette nouvelle avancée de l'écriture en Méditerranée et la large diffusion du grec et du latin, on peut davantage communiquer à distance, conserver les informations et partager les fruits de la pensée philosophique et scientifique. Grâce au papyrus égyptien, employé depuis longtemps déjà, et à la récente invention du papier par les Chinois, on dispose désormais de supports très pratiques et peu coûteux qui permettent d'écrire en cursive, en liant les signes et les lettres, alors que les autres systèmes plus anciens qui utilisaient la pierre, le métal, l'argile, le bois ou l'os nécessitaient de graver laborieusement chaque signe ou image l'un après l'autre.

Dans les régions du monde où se répandent ces nouveaux systèmes d'écriture, il devient possible de consigner par écrit les traditions orales et d'étoffer une littérature variée, diffusée grâce à des exemplaires confectionnés dans des ateliers de copistes professionnels. Les manuscrits peuvent alors être vendus et conservés dans des bibliothèques privées et publiques.

Bien que les débuts de l'écriture datent d'environ 3 000 av. J.-C., ce n'est qu'à partir de l'âge du fer qu'elle atteint un niveau permettant la préservation des idées des hommes et leur échange à grande échelle. L'histoire culturelle et scientifique de l'humanité entre ainsi dans une ère nouvelle.

L'ASIE DU SUD

En Asie du Sud, la période comprise entre le VII^e siècle av. J.-C. et le VII^e siècle apr. J.-C. voit apparaître de nouveaux usages de la littérature orale et écrite dans diverses langues. La littérature relativement restreinte des hymnes et des commentaires rituels du début du I^{er} millénaire av. J.-C. s'enrichit progressivement, dans tous les domaines de la connaissance, d'une grande variété de textes dont certains faisaient partie de la tradition orale avant d'être mis par écrit.

L'une des caractéristiques les plus remarquables du langage en tant que moyen de communication est que, selon les catégories sociales, les idéologies et les confessions religieuses, on emploie des variantes particulières de la langue. Dans le nord de l'Inde, la langue fondatrice était le sanskrit, dont la forme la plus ancienne, celle des textes védiques, est désignée en linguistique sous le terme d'indo-aryen ancien. Sa parenté avec l'iranien ancien et son appartenance aux langues issues de l'indo-européen prouvent l'existence d'une aire de proximité linguistique qui s'étendait au-delà de l'Inde.

On sait, par les variations régionales qu'il présente au III^e siècle av. J.-C., que son emploi n'était pas uniforme et qu'il comportait des éléments de formes linguistiques locales issus de langues non aryennes.

À l'origine, le sanskrit était utilisé par les auteurs brahmanes. Le sanskrit védique, la langue du corpus des textes religieux appelés Vedas, était plus proche de l'indo-européen reconstitué que le sanskrit classique ultérieur dont l'usage se généralise à partir du V^e siècle av. J.-C. et que l'on retrouve dans les inscriptions royales, à l'exception des plus anciennes. La langue de prédilection des inscriptions était initialement le prakrit, terme générique désignant un groupe de langues plus couramment employées, toutes dérivées du sanskrit mais comportant des variantes locales, dont l'emploi sera par la suite également encouragé par les jaïna. Le Bouddha prêche lui aussi dans une forme régionale de prakrit venue de la plaine du Gange moyen ; le canon bouddhique est finalement rédigé en pali, langue apparentée au sanskrit védique. Certains textes bouddhiques de la tradition nord-indienne, rassemblés dans l'extrême nord du sous-continent, emploient quant à eux un sanskrit hybride. Les rois dont le territoire englobait le nord-ouest de l'Inde et l'Afghanistan recouraient aussi à des inscriptions en grec et en araméen, sans doute afin de communiquer avec leurs sujets iraniens et grecs dans ces régions. Dans la péninsule et l'Inde du Sud, la famille principale de langues est le dravidien, dont le tamoul est le plus ancien rameau attesté. Les plus vieux textes tamouls qui nous sont parvenus sont des poèmes épiques initialement transmis oralement. Plus tard, à partir du II^e siècle av. J.-C., le tamoul a été employé dans les inscriptions votives. On trouve aussi, à partir du milieu du I^{er} millénaire apr. J.-C., les premières traces d'autres langues dravidiennes attestées telles que le kannada et le telugu. Dès le III^e siècle av. J.-C., l'Inde connaissait donc déjà la grande diversité linguistique qui allait devenir l'un des traits caractéristiques de sa civilisation.

On n'a jusqu'à présent aucune preuve formelle de l'adaptation des signes harappéens à l'écriture pendant cette période tardive. Les témoignages les plus anciens de l'écriture sont les inscriptions ; celles de l'extrême Nord utilisent le kharos.thi, langue dérivée de l'araméen ouest-asiatique, alors que dans les autres régions elles emploient le brahmi, d'usage beaucoup plus répandu. Dans le Sud, l'écriture tamoul-brahmi est une adaptation du brahmi au tamoul. Des bandes de feuilles de palmier (*talapattra*) ou d'écorce de bouleau (*bhurjapattra*) étaient liées

ensemble pour former un livre (*grantha*) maintenu par une couverture en bois. Le mot *grantha* a parfois été repris par la suite pour désigner un manuscrit.

Les auteurs des divers types de textes datant de cette période étaient dans un premier temps soit des bardes, soit des prêtres ou des moines. Les poètes, les scribes et les personnes dont la profession exigeait de savoir lire et écrire sont venus plus tard. L'alphabétisation, à l'origine surtout répandue parmi les moines, est ensuite devenue le signe de reconnaissance des lettrés brahmanes ainsi que de ceux qui écrivaient des manuels d'informations et de connaissances techniques et, bien entendu, des scribes. L'auditoire et les lecteurs de ces textes varient selon l'époque et le lieu : le barde récitait ses compositions devant les chefs et les rois ; le poète de cour était au service du monarque ; les édits royaux, sous forme d'inscriptions, étaient un moyen de communication entre le souverain et ses sujets ; les comptes rendus de dons faisaient l'objet de déclarations tout à la fois publiques et à valeur juridique.

L'emploi de l'écriture est donc exploité de multiples façons et ne se cantonne pas à la littérature religieuse.

Il y a une certaine controverse quant à savoir si la rédaction, aux Ve et IVe siècles av. J.-C., de la première grammaire du sanskrit qui nous soit parvenue, l'*As.tadhyai* de Pan. ini, présuppose ou non l'existence de l'alphabétisation.

Le degré de systématisation et de rationalisation de la structure de la syntaxe fait de cette grammaire un travail remarquable. Pan. ini connaissait vraisemblablement l'étude étymologique plus ancienne de Yaska, le *Nirukta*, probablement rendue nécessaire en raison des modifications introduites par les étrangers ainsi que par les changements attendus d'une plus large utilisation du sanskrit. La grammaire de Pan. ini, qui normalise l'usage du sanskrit, est devenue la référence du sanskrit classique, différent en certains points du sanskrit védique, et jette également les bases d'une série de grammaires ultérieures qui témoignent d'une grande finesse de compréhension de la langue, l'analyse de celle-ci étant d'ailleurs au cœur du bagage intellectuel des premiers penseurs indiens.

Les deux modes de transmission, oral et écrit, restent aussi importants l'un que l'autre pendant une grande partie de cette période, et bien que l'apparition de l'écriture ait modifié la fonction du langage, la tradition orale n'en est pas pour autant écartée mais acquiert le statut d'une tradition à part exigeant un savoir spécifique. Les sons, dotés d'une signification propre, sont associés à un pouvoir magique et la prononciation incorrecte ne serait ce que d'une syllabe peut avoir des conséquences désastreuses. C'est pourquoi les mantras ou formules védiques, connus des seuls brahmanes, sont mémorisés par des moyens mnémotechniques complexes et multiples. Il y a là sans aucun doute également la volonté d'exclure certains groupes sociaux à qui cette initiation reste à jamais interdite. L'exactitude phonétique devient un élément essentiel de la célébration des rites et un paramètre crucial de la construction de la langue, sur lequel reposent largement les formes grammaticales du sanskrit. Ceux qui écorchent la prononciation et parlent donc une langue incorrecte sont rejetés en tant que *mleccha*, terme qui a également désigné par la suite les personnes mises au ban de la société ; la langue joue donc un rôle notable de marqueur de l'acceptabilité sociale. Le corpus védique est par ailleurs divisé en deux catégories, la *s'rutī*, « ce qui est entendu », comme les mantras, et la *smṛtī*, « ce qui est mémorisé », comme les manuels et les codes de règles sociales.

Le corpus de la littérature védique — hymnes et rituels accompagnés de commentaires et discours philosophiques —, qui reste essentiellement du domaine de la tradition orale jusqu'au début du Ier millénaire apr. J.-C., présente des

parallèles évidents avec l'indo-européen, mais s'est également clairement approprié la langue et la mythologie des populations autochtones des régions où vivaient les auteurs de ces textes. L'hypothèse première d'une dichotomie linguistique tranchée entre les locuteurs de l'indo-aryen et ceux des autres langues est maintenant relativisée par l'existence d'un bilinguisme probablement plus répandu qu'on ne le pensait.

Contrairement à la tradition fermée de l'apprentissage des Vedas, les épopées, le *Mahabharata* et le *Ramayana*, sont plus ouvertes. Initialement composées par des bardes, elles ont été reprises par des prêtres qui les ont remaniées pour en faire les textes sacrés du vishnouisme. La *Bhagavad Gita*, ajout au *Mahabharata*, est considérée depuis quelques siècles par de nombreux hindous comme un texte fondamental. La tradition épique étant ouverte, les interpolations ont été fréquentes à des époques ultérieures, mais pour l'essentiel la narration tisse sa trame à travers de multiples aventures représentatives des stéréotypes du genre épique dans le monde entier. Le barde ou *suta* est le dépositaire de généalogies interminables prétendant représenter la liste des souverains et des rois depuis au moins trois millénaires.

Ce sont les brahmanes qui sont à l'origine de la reconstitution et de l'intégration de ces listes aux *Purana*, qui contiennent un matériel légendaire important pour la tradition historique ainsi que pour diverses communautés religieuses ; il n'est pas rare que des prêtres lettrés remanient les textes des bardes et les reprennent à leur compte pour accroître leur propre prestige.

Analogues aux épopées par la fonction et l'esprit mais de forme plus fragmentaire, les poèmes tamouls sur l'amour et la guerre, les *Ettuttokai* et les *Pattupattu*, ont été rassemblés dans une anthologie appelée *S'angam*. Certains d'entre eux sont de superbes portraits de la vie des petites gens tandis que d'autres font le panégyrique des valeurs héroïques. La première grammaire tamoule, le *Tolkappiyam*, a sans aucun doute contribué à fixer l'usage de cette langue dans de nombreuses parties de l'Inde du Sud. Deux œuvres postérieures, le *Manimekalai* de Cattanar et le *S'ilappadikaram* d'Illankovattikal, sur toile de fond bouddhique et jaïna, font pressentir, tout comme le *Tirukkural*, le passage qui s'est ensuivi de la littérature bardique à la littérature de cour.

Le mûrissement de cette dernière va de pair avec l'emploi croissant du sanskrit dans les cours royales où l'on compose communément des *nataka* ou pièces de théâtre et des *kavia* ou longs poèmes. Le théâtre comme forme de littérature de cour est représenté par de nombreux auteurs, dont notamment Bhasa, Kalidasa, S'adraka et Vis'akhadatta. Les premières pièces de Bhasa sont des romances légères parsemées de joyaux de raffinement poétique, qui traitent de sujets intéressant la cour, au premier rang desquels l'amour courtois. Kalidasa, qui a probablement vécu au milieu du 1er millénaire apr. J.-C., est considéré comme le maître de la littérature de cour par les poètes des générations suivantes qui plagient ou imitent parfois ses œuvres avec bonheur, et l'une de ses pièces, *S'akuntala*, a été acclamée par Goethe et les romantiques, ce qui lui a donné une grande importance même aux yeux des orientalistes. S'adraka et Vis'akhadatta, quant à eux, laissent la romance pour se consacrer aux réalités de la vie quotidienne et de la politique de la cour. L'accent porté sur l'écriture de comédies dans la littérature de cour est également attesté par le fait que deux rois ont eux-mêmes composé des pièces : Harsavardhana, roi de Kanauj, et Mahendravikramavarman, roi de la dynastie des Pallava. Deux autres auteurs, Bhartrihari et Bhatti, se signalent par la beauté de leurs courts poèmes.

Le *carita* ou biographie est un autre genre de littérature de cour qui s'est développé au cours des siècles suivants. Il est lancé par le *Buddhacarika* (La vie de Bouddha) d'As'vaghos.a et l'*Hars. acarita* de Ban. abhatta, relatant la vie du roi Hars.avardhana qui vécut au VIIe siècle av. J.-C. La caractéristique de cette littérature, qui en fait aussi le point faible, est la loyauté du poète envers le personnage de sa biographie.

Les fables et les contes sont l'un des grands ressorts de la littérature indienne à toutes les époques et dans toutes les langues. Les plus célèbres sont peut-être ceux qui, regroupés sous le titre de *Pañcatantra*, ont non seulement servi de modèle à ce type de récit au cours des siècles suivants, mais ont aussi été réutilisés dans d'autres contextes culturels et sociaux. Le *Pañcatantra* est d'inspiration brahmanique, alors que les *Jataka* rassemblent des histoires relativement proches mais d'éthique bouddhique. À une époque plus tardive, d'autres éthiques et idéologies livreront des recueils d'histoires analogues. On trouve aussi des recueils narratifs d'un style plus direct, tels que le *Brhatkatha* de Gunadhya, parfois qualifié de prototype de la littérature narrative et devenu l'un des genres caractéristiques de la littérature indienne.

On peut citer l'exemple encore plus évocateur du célèbre recueil de contes de Dan.din, le *Das'akumara-carita*.

Les textes à contenu pratique de cette période sont presque entièrement rédigés en sanskrit. Les devoirs sacrés comme les obligations sociales et rituelles sont au coeur même de la conception brahmanique de la vie, ainsi que le montrent les *Grhyasutra* et les *S'rautasutra*, et leur codification en règles de caste constitue une tentative de formulation des normes sociales.

Les textes qui contiennent cette codification, tels que les *Dharmasutra* et les *Dharmas'astra*, ont été considérés à tort comme des codes de lois par les colonisateurs et les premiers orientalistes qui cherchaient à découvrir ce qu'était la loi hindoue officielle, alors qu'en réalité ils traitent des us et coutumes, reflètent une conception hiérarchique de la société et édictent les normes comportementales, mais ne peuvent pas être considérés comme des codes ayant force de loi. D'autres sources historiques évoquent des comportements sociaux réels allant parfois à l'encontre de ces normes. Ces textes ne reflètent en outre que le point de vue d'une partie de la société, puissante mais restreinte, celle des brahmanes instruits et influents, et ne doivent donc pas être pris pour une description de la réalité sociale. Le fait qu'ils soient rédigés en sanskrit indique une fois encore qu'ils circulaient dans le milieu fermé des cours royales et des lettrés brahmaniques. Dans les régions où les textes non brahmaniques ont beaucoup d'influence, les règles de conduite en société sont également différentes. Ces autres conceptions, telles que celles des bouddhistes et des jaïna, méritent donc d'être soulignées davantage que par le passé.

Selon la doctrine brahmanique, on accède au *moks.a* ou salut par une vie marquée par un équilibre entre les trois aspects fondamentaux de l'existence : le *dharma* ou devoir sacré, l'*artha* ou moyens de subsistance et le *kama* ou plaisir. De même qu'il existe des textes sur le *dharma*, il en existe également sur les deux autres aspects. Le seul *Arthas'astra* important est celui, rédigé par Kautilya, qui traite de l'économie politique d'un royaume sainement administré et décrit avec précision les activités et les moyens de subsistance de diverses professions. Le *Kamasutra* de Vatsyayana traite quant à lui de la notion de plaisir qu'il relie à la sexualité.

Les Indiens se sont intéressés très tôt à l'étude de la médecine, de l'astronomie et des mathématiques. La construction des autels consacrés aux rites

sacrificiels védiques exigeait une certaine connaissance de la géométrie dont témoignent en partie les *S'ulvas'astra*. Les sacrifices d'animaux ont quant à eux encouragé l'étude de l'anatomie et dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, on trouve dans les traités de Caraka et de Sus'ruta les preuves patentes d'une connaissance médicale déjà avancée. La médecine vétérinaire, en particulier celle qui a trait aux chevaux et aux éléphants, est un domaine d'étude très poussé.

Deux découvertes majeures des mathématiques indiennes ont révolutionné le rôle de la science : le concept de chiffre dans le système décimal et l'emploi de signes numériques pour représenter les chiffres de 1 à 9. Reprises par les Arabes, ces découvertes ont été introduites en Europe sous le nom de chiffres arabes. Dès les premiers écrits, on trouve des notions d'astronomie que certains spécialistes estiment apparentées aux idées mésopotamiennes.

Les relations avec l'Asie occidentale deviennent plus évidentes au début du 1er millénaire apr. J.-C., mais certaines des théories les plus radicales du mathématicien Aryabhata (Ve siècle apr. J.-C.), affirmant par exemple que la Terre tourne autour du Soleil en décrivant une rotation sur son propre axe, n'ont pas été approfondies en Inde ni reprises en Asie occidentale ou dans les pays méditerranéens. Les références au *Paulis'siddhanta* et au *Romakasiddhanta*, entre autres, dans le *Brhatsam. hita* de Varahamihira, qui date de la première moitié du 1er millénaire apr. J.-C., évoqueraient selon certains des systèmes associés à Paul d'Alexandrie et à Rome. L'astronomie est dissociée de l'astrologie même si la seconde tente souvent de s'appuyer sur la première dans un souci de légitimité intellectuelle, ce que montre par exemple l'emploi dans la cosmologie du temps de chiffres empruntés à l'astronomie mais traités d'une façon fantaisiste.

Les origines de la spéculation philosophique remontent aux discours des *Upanis.ad*. Le passage de la prééminence du rituel sacrificiel à la libre exploration du savoir en est le principal changement. Nombre des concepts développés dans ces discours ont été repris par des groupes de professeurs qui créent à leur tour leurs propres systèmes. Les plus importants d'entre eux sont les bouddhistes, les jaïna, les ajivika ainsi que les carvaka ou lokayata, très controversés en tant qu'adeptes du matérialisme. Les systèmes philosophiques ont poursuivi leur développement soit dans des monastères non brahmaniques, où le savoir et l'enseignement des moines jouissaient d'un grand prestige, soit, à une époque plus tardive, dans les écoles de lettrés brahmanes installées sur leurs propres terres grâce surtout à des mécènes nobles ou royaux.

La spéculation philosophique dans divers domaines de la pensée et de la recherche s'est développée dans le sillage de l'alphabétisation et parce que certaines catégories de personnes ont pu s'affranchir des contraintes matérielles du travail. L'alphabétisation a probablement donné un souci de rationalité au débat philosophique axé sur une méthode dialectique : énonciation de la proposition, puis d'un point de vue opposé et aboutissement à une position réfléchie. Les premiers siècles de l'ère chrétienne président à la répartition des idées philosophiques en six systèmes distincts.

Grâce au patronage de certains rois et aux dons généreux de marchands et de propriétaires terriens, bouddhistes, jaïna et ajivika ont pu fonder des monastères où la quête du savoir était tout aussi importante que celle du salut de l'âme. Le canon des bouddhistes reposait sur les *Tripitaka*, qui ne constituent qu'une petite partie de l'abondante littérature qui s'est peu à peu développée par la suite en pali. Les diverses communautés s'attachent également à la reconstitution historique du passé en fonction de leurs propres points de vue, le *Dipavams.a* et le *Mahavas.msa*

retraçant ainsi l'histoire du Sri Lanka vue par l'influente secte bouddhiste theravada, phénomène qui doit être relié au fait que la littérature est également encouragée par les marchands. À une époque ultérieure à celle des *Tripitaka*, la littérature est aussi influencée par le style courtois comme en témoignent les poèmes du *Theragatha* et du *Therigatha*, attribués à des moines et religieuses d'une époque antérieure mais composés de toute évidence plus tardivement. Il est plus difficile de dater le canon jaïna dont l'un des nombreux textes, l'*Acaran. gasatra*, est considéré comme l'un des plus anciens.

Si les auteurs bouddhistes et jaïna écrivent en pali ou en prakrit, cela ne les empêche pas d'employer le sanskrit lorsque besoin est. Ces groupes religieux proclament qu'aucune barrière sociale ne les sépare de ceux qui se joignent à eux et qu'il est par conséquent plus judicieux qu'ils emploient une langue populaire. Il arrive même qu'ils écrivent leur propre version de textes initialement rédigés par des brahmanes. Leur interprétation diverge alors parfois de l'original, comme en témoigne la version jaïna de l'épopée du *Ramayan.a*, écrite en prakrit par Vimalasûri vers le milieu du 1er millénaire apr. J.-C. et intitulée *Paumacariyam*. La règle qui voulait que les personnes de statut supérieur s'expriment en sanskrit n'était donc pas toujours respectée, et c'est ainsi que les vers d'Hala sont l'un des chefs-d'oeuvre de la poésie en prakrit. L'auteur y manifeste une impressionnante connaissance de la vie du peuple des villes et des campagnes, thème peu commun à l'époque qui laisse supposer qu'il était probablement d'extraction modeste et non pas un souverain d'Inde de l'Ouest comme on le considère généralement.

Pour finir, il existe une autre catégorie de textes, souvent négligée dans les débats sur la langue et la littérature indiennes, qui a joué un rôle considérable dans la communication au sein de la société. Il s'agit des inscriptions gravées dans la pierre ou sur des plaques de cuivre que l'on trouve en très grand nombre en Inde. Quelques-unes sont des édits royaux tels que ceux de l'empereur maurya As'oka, dans lesquels il expose sa conception du gouvernement d'un royaume, de ses relations avec ses sujets, des règles sociales et du devoir sacré. Certaines relatent la vie et les accomplissements des souverains dans un style le plus souvent factuel, mais aussi parfois dithyrambique ; d'autres encore rapportent des actes d'héroïsme accomplis sur les champs de bataille ou pour la défense d'un village. Néanmoins, la grande majorité d'entre elles sont des inscriptions votives bouddhiques ou jaïna correspondant soit à des donations faites par divers corps de métier ou de grandes familles terriennes à l'occasion de la construction d'un édifice religieux, soit à des donations royales. Ces dernières étaient beaucoup plus substantielles et spectaculaires et avaient pour bénéficiaires des monastères ou de savants brahmanes. Ces inscriptions sud-asiatiques, qui jouaient un rôle proche de celui des annales de cour dans d'autres sociétés, avaient pour fonction essentielle de rendre publics les actes des souverains et d'en garder la mémoire, surtout lorsqu'elles étaient formellement considérées comme des documents légaux.

L'ASIE DU SUD-EST ET L'OCÉANIE

Les langues

Les langues du Sud-Est asiatique et de l'Océanie appartiennent à différentes familles de langues (le sino-tibétain, le tai, le miao-yao, l'austro-asiatique, l'austronésien, le papou et l'australien) et sont souvent parlées dans un grand nombre de pays, la moitié nord de l'Asie du Sud-Est présentant en particulier une mosaïque complexe de langues appartenant à plusieurs familles linguistiques.

Le birman, langue officielle du Myanmar (environ vingt-quatre millions de locuteurs), appartient au groupe sino-tibétain de même que d'autres langues employées dans ce pays comme le karen et le kachin. Il en va de même pour le chinois, parlé sous différents dialectes en Chine mais aussi dans toute l'Asie du Sud-Est par les émigrés chinois. Les Birmans sont arrivés du nord-est de l'Asie au IX^e siècle apr. J.-C. et leur langue a remplacé le pyu, aujourd'hui éteint mais qui était jusqu'à cette époque une langue très importante sur les plans culturel et politique dans le nord et le centre du Myanmar. Elle a également largement remplacé le môn, une langue austroasiatique de grande portée culturelle qui prédominait dans le bas Myanmar et une grande partie de la Thaïlande.

Les langues miao-yao sont parlées par de petites minorités habitant le nord du Viet Nam et le sud de la Chine.

Le thaï et le lao (langue du Laos) appartiennent au groupe tai, dont on ne sait exactement s'il est apparenté à un autre groupe linguistique (soit au sinotibétain, soit à l'austronésien). Le thaï est parlé par la plupart des cinquante deux millions d'habitants de la Thaïlande, le lao par un million et demi de locuteurs. Les Thaïs et les Laotiens sont issus de peuplades qui ont migré vers la Thaïlande et le Laos à partir du VII^e siècle apr. J.-C. Elles provenaient probablement d'une région comprise entre Chiang-Mai et les montagnes du Yunnan, en Chine, et sans doute ont supplanté les communautés locales khmère, môn et autres.

Le vietnamien (soixante-cinq millions de locuteurs), le khmer (Cambodge, six millions de locuteurs) et le môn (Myanmar, Thaïlande) sont des langues du groupe môn-khmer, lui-même rameau de l'austro-asiatique et représenté dans la partie continentale de l'Asie du Sud-Est, en Chine, sur le sous-continent indien et dans les îles Nicobar. Les langues parlées par les premiers habitants de la péninsule malaise (les « Orang Asli ») en font également partie. Les Viêt vivaient dans le nord du Viet Nam jusqu'à ce qu'ils finissent par vaincre les Cham au XVI^e siècle apr. J.-C. ; ces derniers parlaient une langue austronésienne et régnaient sur le sud du Viet Nam.

Le malais et le javanais appartiennent au groupe austronésien, qui compte plus de huit cent cinquante langues différentes. Près de trois cents d'entre elles sont parlées en Indonésie et en Malaysia, soixante-dix environ aux Philippines et la plupart des autres dans les îles du Pacifique, région dont la diversité linguistique est l'une des plus grandes du monde. Les langues austronésiennes sont parlées en Malaysia, à Madagascar, dans les îles d'Asie du Sud-Est et du Pacifique ainsi que par des minorités vivant à Taiwan et dans tous les pays de la partie continentale du Sud-Est asiatique autres que la Malaysia. Il y a environ mille ans, les Malais ont commencé à coloniser la péninsule malaise, qui était alors principalement peuplée par les Orang Asli de langue austro-asiatique. Ces Malais venaient du sud-est de Sumatra, où ils ont établi des royaumes dès le VII^e siècle apr. J.-C. ou même avant. Certains éléments linguistiques indiquent qu'ils provenaient initialement de Kalimantan Ouest.

Dans le Pacifique, le groupe austronésien comprend les langues polynésiennes (hawaïen, tahitien, tongan, etc.), micronésiennes et plusieurs groupes de langues mélanésiennes. Les usagers de l'austronésien sont entre deux cent quatre-vingts et trois cents millions. Parmi les langues de ce groupe, celles qui ont le plus grand nombre de locuteurs sont : le javanais (plus de soixante millions), le malais (environ trente millions), le soundanais (vingt millions), le cebuano (onze millions et demi), le tagalog (dix millions) et le malgache (dix millions). Cette dernière langue est étroitement apparentée aux langues de Kalimantan Sud, les premiers immigrants malgaches ayant probablement quitté le Sud-Est asiatique pour l'Afrique orientale vers le VII^e siècle apr. J.-C.

En Nouvelle-Guinée et dans les îles environnantes, on trouve plus de mille langues différentes qui appartiennent soit au groupe austronésien, soit au groupe papou. Les langues austronésiennes, employées dans les régions côtières, sont des langues mélanésiennes qui ont pour la plupart subi l'influence des langues papoues. On peut penser qu'elles sont le résultat de migrations austronésiennes plus récentes dans une région initialement peuplée par les Papous.

Les langues papoues sont au nombre de sept cent cinquante environ. Il semble qu'elles n'appartiennent pas à une seule famille linguistique, mais à plus de soixante différentes. Elles sont parlées en Nouvelle-Guinée mais aussi dans le nord d'Halmahera, à Alor, Pantar, dans certaines parties du Timor oriental et de Kisar en Indonésie, ainsi que dans certaines parties de Nouvelle-Bretagne, de Nouvelle-Irlande et des îles Salomon dans le Pacifique.

La diversité linguistique observée en Nouvelle-Guinée semble due à plusieurs facteurs : d'abord, l'île est habitée depuis plus de quarante mille ans par les Papous ; ensuite, son relief rend les contacts difficiles entre les groupes ethniques géographiquement éloignés ; enfin, les sociétés papoues cultivent souvent leur langue comme une marque d'identité leur permettant de se distinguer des autres sociétés.

Comme les Papous de Nouvelle-Guinée, les aborigènes (ou « peuple d'origine ») d'Australie vivent sur leur continent depuis plus de quarante mille ans. Lorsque les premiers Européens sont arrivés en Australie, les aborigènes parlaient entre deux cents et deux cent cinquante langues différentes.

Aujourd'hui, la moitié de ces langues ont disparu et seule une partie de la population aborigène parle encore une langue australienne. Parmi celles qui subsistent, seules quelques-unes ont plus de cinq cents locuteurs comme le tiwi (région de Darwin), l'aranda (Alice Springs) et le pitjatantjara (Australie occidentale).

La plupart des langues australiennes sont apparentées. Les langues pama-nyunganes forment un sous-groupe relativement soudé qui est employé dans le sud et le centre de l'Australie. En revanche, les langues du nord du continent sont génétiquement plus éloignées et des doutes subsistent quant à l'appartenance de certaines d'entre elles (dont le tiwi) à la même famille de langues australiennes. Les rares témoignages qui nous sont parvenus des langues de Tasmanie (aujourd'hui éteintes) suggèrent une parenté avec la famille pama-nyungane ; en revanche, aucun lien génétique n'a été trouvé entre les langues australiennes et tasmaniennes et d'autres langues.

L'écriture

En dehors du vietnamien, les principales langues de l'Asie du Sud-Est ont (ou ont eu) un système d'écriture dérivé du grantha ou du pallava sud-indien. En Malaysia, en Indonésie et aux Philippines, ces systèmes d'écriture sont aujourd'hui remplacés en quasi totalité par l'alphabet latin. Les premiers documents écrits qui nous sont parvenus d'Asie du Sud-Est sont des inscriptions gravées dans la pierre, généralement rédigées en sanskrit, les plus anciennes d'entre elles (en sanskrit et en cham) se trouvant dans l'ancien royaume Champa (aujourd'hui région du Viet Nam) et datant de la fin du IV^e siècle apr. J.-C. Les premières inscriptions en pyu, en khmer et en malais remontent quant à elles au VII^e siècle. À Java, les premières inscriptions apparaissent au VIII^e siècle, à Bali au Xe siècle, au Myanmar au XII^e siècle et en Thaïlande à la fin du XIII^e siècle apr. J.-C. L'écriture birmane initiale est la variante môn de l'écriture pallava, tandis que l'écriture thaïlandaise dérive de sa variante khmer. Les écritures dérivées du pallava se lisent de gauche à droite et sont syllabiques : chaque lettre représente une syllabe constituée d'une consonne suivie de la voyelle *a* (ou d'une autre voyelle dans certains systèmes). Ce *a* intervient par défaut : si une consonne est suivie d'une autre voyelle, on place au-dessus, en dessous ou après (voire parfois avant) un petit signe qui l'indique. Dans certaines graphies, on emploie une lettre postiche pour écrire les mots qui commencent par une voyelle.

Lorsqu'une consonne n'est pas suivie d'une voyelle (en fin de mot par exemple), on utilise également un signe spécial pour le préciser (parfois appelé « tueur de voyelles »). Enfin, les agglomérats de consonnes (comme *-str-* dans le mot javanais *sastra*, qui signifie « littérature ») sont signalés en écrivant les consonnes les unes sous les autres, comme dans le système javanais par exemple. D'autres écritures les indiquent par des « tueurs de voyelles » ou n'emploient aucun signe particulier pour montrer qu'aucune voyelle ne s'intercale entre les consonnes formant cet agglomérat. Les variantes entre les graphies dérivées du pallava s'expliquent probablement par l'emploi de différents supports d'écriture : l'usage du bambou a ainsi imposé des lettres cunéiformes dans l'écriture du sud de Sumatra, alors que l'emploi des feuilles de palmier a permis en javanais de tracer des lettres rondes.

Les Batak (à Sumatra Nord) et les Philippins se servaient de l'écriture essentiellement pour consigner leurs connaissances magico-religieuses et médicinales.

Dans les régions musulmanes (Malaysia, sud des Philippines, Indonésie), l'écriture arabe n'est apparue au plus tôt qu'au XI^e ou XII^e siècle.

Les Vietnamiens ont adopté l'écriture chinoise (système idéographique) pendant l'occupation chinoise, du II^e au XI^e siècle apr. J.-C. Ils ne l'employaient que pour écrire le chinois classique. Au XIII^e siècle, ils en ont dérivé une version appelée *nom*, à l'usage exclusif du vietnamien. Dans le Pacifique et en Australie, il n'existe pas de système d'écriture traditionnel en dehors du rongorongo de Râpa Nui (île de Pâques), écriture remarquable par le fait qu'elle est entièrement indigène. Composée d'idéogrammes, elle ne servait que pour mémoriser les sermons prononcés par les membres de la caste des prêtres locaux. Elle n'était déjà plus en usage lorsque des missionnaires l'ont découverte au XIX^e siècle et n'a jamais été entièrement décryptée.

La littérature traditionnelle

Dans le Pacifique et en Australie, la littérature traditionnelle était orale ; il en était de même dans les sociétés d'Asie du Sud-Est, qu'elles aient été dépourvues de système d'écriture ou qu'elles en aient eu un, comme les Batak et plusieurs ethnies des Philippines.

Dans les autres régions du Sud-Est asiatique, les littératures orale et écrite coexistaient et dans certains cas, il est difficile d'établir des critères distinctifs satisfaisants. De manière générale, la littérature écrite a subi l'influence de cultures cosmopolites (Inde, Chine) et s'est souvent développée dans les cours alors que la littérature orale est restée plus populaire et d'expression indigène. L'Inde a exercé une puissante influence sur les diverses traditions littéraires d'Asie du Sud-Est (sauf au Viet Nam et aux Philippines), et l'on trouve des traductions et des adaptations locales des oeuvres littéraires sanskrites et pali dans la plupart des pays. Partout, il existe une version de l'épopée du *Ramayan*, qui s'est parfois même infiltrée dans la littérature orale. Le *Pañcatantra* (contes animaliers) et l'épopée du *Mahabharata* comptent parmi les autres oeuvres littéraires indiennes de grande influence.

Les textes à caractère religieux ou didactique ont quant à eux été traduits en thaï, en khmer, en lao, en birman et en javanais notamment. L'influence de l'Inde transparaît également dans divers styles littéraires et poétiques. En Thaïlande, au Laos, au Myanmar et au Cambodge, les *Jataka*, contes relatant les vies antérieures du Bouddha, jouent un rôle majeur. Aujourd'hui encore, l'influence indienne reste considérable dans la littérature des Malais et d'autres peuples de religion musulmane (les Javanais en particulier).

Au Viet Nam, la littérature porte clairement la marque de l'occupation chinoise. Du II^e au XIX^e siècle, la littérature écrite est restée dominée par l'influence chinoise, avec un mélange d'emprunts au bouddhisme et au confucianisme. L'influence indienne était négligeable aux Philippines, où elle semble avoir été introduite uniquement par les Malais. La littérature était orale et le reste aujourd'hui dans certaines régions.

L'ASIE DU SUD-EST

Les supports de l'écriture

Le VIII^e siècle av. J.-C. voit l'effondrement de l'autorité centrale des Zhou et seuls quelques textes de l'âge d'or de cette dynastie ont survécu aux siècles suivants, empreints de conflits et de troubles. À partir du VII^e siècle av. J.-C., la création de nombreux États puissants stimule le développement de l'historiographie : en effet, chacun d'entre eux tient ses propres chroniques de cour. Les troubles politiques incessants ainsi que les transformations sociales et économiques que connaissent les différents États nourrissent l'apparition de la philosophie chinoise et, en définitive, celle de nouvelles formes poétiques.

Si l'an 700 apr. J.-C. n'a laissé en Chine aucune trace marquante en matière d'histoire politique, se situant en plein cœur du règne de la dynastie Tang (618-906), le VIII^e siècle est en revanche marqué par un épanouissement sans précédent de la littérature, l'apparition de plusieurs genres nouveaux et les progrès de l'imprimerie.

Pendant cette longue période qui s'étend de 700 av. J.-C. à 700 apr. J.-C., une date se dégage comme un tournant majeur : l'an 105, que l'on considère traditionnellement comme la date de l'« invention » du papier. En réalité, le papier a évolué progressivement au cours des deux siècles précédents, d'abord matériau d'emballage bon marché, puis support adapté à l'écriture qui a eu une répercussion considérable sur l'activité littéraire.

Avant la découverte du papier, les textes autres que les inscriptions sur bronze et sur pierre étaient écrits sur des liasses de lamelles de bambou (ou de bois) ou des rouleaux de soie. La soie était trop coûteuse pour l'usage courant ; le bois et le bambou étaient bon marché mais la technique de fabrication fastidieuse et les livres ainsi confectionnés extrêmement volumineux.

Très peu d'écrits nous sont donc parvenus de l'époque antérieure à l'invention du papier.

Même si nous tenons compte des écrits aujourd'hui perdus mais dont nous connaissons l'existence par d'anciens catalogues et diverses citations, tout porte à croire que jusqu'à l'invention du papier, les supports d'écriture existants ont considérablement limité le nombre des textes transmis de génération en génération.

L'invention du papier, qui a rendu le livre moins cher et plus maniable, a été suivie, à partir du II^e siècle apr. J.-C., par une expansion rapide et substantielle du corpus littéraire : multiplication des commentaires, apparition de nouveaux genres littéraires, en particulier de la poésie lyrique et de diverses formes de prose didactique. Le volume même de ces écrits a rapidement entraîné l'apparition d'anthologies, qui ont elles-mêmes donné naissance à la critique littéraire. Si ce genre restait l'apanage d'une élite de gentilshommes confucéens et de bureaucrates, les membres d'autres corps de métier moins prestigieux comme les médecins, les officiers, les prêtres taoïstes et les moines bouddhistes ont néanmoins élaboré à cette époque leur propre tradition écrite, qui a connu un rapide essor.

Cela étant, le plus grand bouleversement apporté par l'invention du papier est probablement d'un tout autre ordre. Jusqu'à son apparition, l'écriture des textes était une tâche fastidieuse essentiellement déléguée à des clercs de grand talent mais sans reconnaissance sociale. Avec le papier, les auteurs de noble extraction se sont mis à écrire leurs compositions de leur propre main et, rapidement, la calligraphie est devenue un art prestigieux dont la pratique s'est répandue parmi l'élite. À partir du II^e siècle apr. J.-C., l'aptitude à composer et à écrire de la poésie et de la prose

devient de plus en plus le signe distinctif des hommes de qualité et le critère d'évaluation de leur valeur morale. Elle trouvera sa consécration dans l'institutionnalisation du système des examens chinois.

Ces avancées ont conféré à la littérature un rôle prépondérant dans la culture de la Chine traditionnelle, rôle qui ne trouve aucun parallèle dans les autres civilisations et qui est d'autant plus important qu'une langue écrite normalisée avait été fixée très tôt, quelques siècles avant l'invention du papier, et que le système d'écriture ne tenait compte ni des variantes dialectales de prononciation, ni des modifications de prononciation survenues au fil du temps.

Les premiers écrits historiques

Durant les siècles qui ont précédé l'édification d'un empire unifié par l'éphémère dynastie des Qin (221-208 av. J.-C.), on trouve deux types essentiels d'écritures de l'histoire qui refusent l'un comme l'autre le récit romancé : la chronique et le recueil de déclarations princières et de discussions de cour. La seule chronique qui nous soit parvenue de cette époque est le *Chunqiu* (*Chronique des printemps et des automnes*), suite chronologique de textes sans rapport les uns avec les autres, qui s'étend de 722 à 479 av. J.-C. et provient de la principauté de Lu. Selon une légende ultérieure, elle aurait été écrite ou au moins révisée par Confucius lui-même, qui, par le choix minutieux de ses mots, aurait exprimé son approbation ou sa condamnation des différents événements relatés. Cette légende met en lumière l'une des grandes règles de l'historiographie traditionnelle chinoise : l'historiographe se doit de rapporter chaque fait moral en termes précis car ce n'est que de cette façon que l'histoire peut remplir sa fonction de guide auprès des générations futures. L'histoire qui fait le moindre écart par rapport à la réalité des faits devient une fiction qui, par sa nature même, ne peut être que trompeuse.

En dehors de la principauté de Lu, d'autres États ont également produit des chroniques, dans un grand nombre desquelles Sima Qian (145/135-87 av. J.-C.) a puisé ses sources pour compiler son *Shiji* (*Mémoires historiques*), la première histoire générale de la Chine.

Le second type dominant d'historiographie, le recueil de discours, a pour modèle l'un des classiques confucéens, le *Shu jing* (*Livre des documents*).

Les deux principaux représentants de ce genre sont le *Guo yu* (*Entretiens des États*) et le *Zhan guo ce* (*Stratégies des royaumes combattants*). Le *Guo yu* traite à peu près de la même période que le *Chunqiu*, tandis que le deuxième ouvrage couvre la période allant du Ve au IIIe siècle av. J.-C. Tous deux sont des recueils de discours et d'entretiens tenus dans les cours des principaux États féodaux dont la fiabilité historique est très relative, car la plupart des textes sont de pieuses reconstitutions effectuées à une date beaucoup plus tardive. Une grande partie des textes du *Zhan guo ce* serait même vraisemblablement composée d'exercices d'école de rhétorique sur des sujets hypothétiques.

Ce souci de reconstituer scrupuleusement les paroles perdues des anciens sages a enflé non seulement le volume de ces deux ouvrages, mais aussi celui de beaucoup d'autres écrits plus anciens.

L'exemple par excellence d'historiographie romancée de ces premiers siècles nous est donné par le *Zhuo zhuan*, ou *Tradition de Zuo*. Écrit en prose, cet ouvrage datant du IVe ou du IIIe siècle av. J.-C. retrace de façon détaillée et vivante les multiples guerres qui ont eu lieu entre le VIIIe et le Ve siècle av. J.-C.

Ces divers styles historiographiques sont réunis dans le *Shiji* de Sima Qian, ouvrage constitué à partir des documents existants et des récits de tradition orale. Outre des annales chronologiques, des généalogies et des tableaux, le *Shiji* contient également des « traités » portant chacun sur un aspect particulier de l'administration et pas moins de soixante-dix chapitres de « traditions exemplaires », formant le *Lie Zhuan*. On désigne généralement cette dernière partie sous le nom de « biographie » car la plupart des chapitres sont consacrés à des personnages historiques marquants, mais elle contient également des chapitres traitant des relations de la Chine avec le monde extérieur. Le *Shiji* de Sima Qian a servi de modèle à la compilation de toutes les histoires dynastiques ultérieures et son plan en quatre parties (annales, tableaux, traités et biographies) est resté la norme en la matière jusqu'au début du XXe siècle.

L'historiographie était une préoccupation vitale pour les souverains, à tel point que le gouvernement central des Tang a fini par créer un bureau de l'historiographie qui était chargé de compiler l'histoire des précédentes dynasties ainsi que de préparer les documents de la future histoire des Tang eux-mêmes. Tandis que l'ouvrage de Sima Qian continue de s'appuyer en partie sur la tradition orale, les ouvrages d'histoire ultérieurs reposent de plus en plus sur les archives préexistantes qui sont plutôt citées que résumées ou analysées. La part de légende, lorsqu'elle subsiste, est expurgée au maximum pour ne laisser que les faits historiques. Les mythes et sagas transmis oralement (et éventuellement la poésie épique dont l'existence est très incertaine) n'ont été intégrés dans les récits historiques que sous forme de fragments sans suite.

Les premiers écrits philosophiques

Tandis que l'histoire rapporte les faits politiques, les écrits philosophiques et didactiques traitent du comportement que l'homme doit suivre pour atteindre la paix et la prospérité.

L'un des tout premiers témoignages de la littérature philosophique nous est donné par le *Lunyu* ou *Entretiens*, mince recueil qui rassemble un grand nombre de paroles éparées et sorties de leur contexte de Confucius (mort en 479 av. J.-C.) ainsi que de ses premiers disciples, et qui a probablement été compilé pendant les deux ou trois générations qui ont suivi la mort du maître.

S'il est impossible de garantir que les déclarations attribuées à Confucius sont réellement rapportées mot pour mot, la volonté de saisir le ton du maître confère en revanche au *Lunyu* une vivacité incomparable. Poursuivant de façon plus élaborée le genre de la relation fidèle de dialogues, le *Mengzi* de Mencius consigne les conversations que le philosophe confucéen Meng Ke (372-289 av. J.-C.) a eues avec les princes de son temps, des philosophes rivaux et ses disciples. Les entretiens beaucoup moins concis qu'il relate permettent le développement poussé d'un raisonnement, et on remarque en outre que les compilateurs de ce recueil se sont efforcés de regrouper par thèmes les conversations et les déclarations dans plusieurs livres distincts.

Poursuivant plus avant, les disciples pouvaient aussi laisser de côté les objections soulevées par les adversaires de leur maître et arranger ses déclarations sur un sujet donné en une suite plus ou moins logique pour former ainsi des « essais » qui ne sont pas sans présenter certaines incohérences.

C'est probablement la voie qui a été suivie pour l'écriture de nombreux chapitres du *Xunzi* ou *Maître Xun*, par exemple, ouvrage qui se veut transmettre les enseignements du philosophe confucéen Xun Qing (298-238 av. J. C.).

Pour voir apparaître de véritables essais philosophiques, il faut attendre le IIIe siècle av. J.-C. et des penseurs tels que le philosophe légiste Han Fei. L'art de l'essai sera finalement porté à la perfection par le philosophe sceptique Wang Chong (27-env. 97 apr. J.-C.) avec un ouvrage intitulé *Lun Heng*, ou *L'équilibre des opinions*, dans lequel il soumet les préjugés et les superstitions de son temps à une critique acerbe et très libre.

La relation détaillée d'entretiens réels a peut-être également stimulé l'apparition du dialogue fictif comme mode du discours philosophique. Toutefois, la profonde méfiance éprouvée à l'égard de toute forme de fiction a empêché la plupart des philosophes chinois de suivre cette voie. Le seul ouvrage philosophique qui explore avec plaisir toutes les possibilités du dialogue fictif est le *Zhuangzi* ou *Maître Zhuang*, où les leçons du taoïste mystique relativiste Zhuang Zhou (369-286 av. J.-C.) se mêlent à une multitude d'éléments disparates. Parmi les écrits philosophiques de cette époque, le *Zhuangzi* se distingue nettement par la prééminence de ses qualités littéraires.

Il démontre la relativité de tout jugement arrêté et la fugacité de toute forme d'existence dans un brillant mélange de traités techniques, d'anecdotes désopilantes et de dialogues fictifs plein d'humour.

Si la grande majorité des textes philosophiques sont en prose, la poésie gnominique a élargi la variété et la richesse de leur discours. L'exemple le plus illustre de ce type de textes, le *Daode jing*, ou *Livre de la voie et de la vertu*, est communément attribué à Laozi, le « Vieux Maître » (traditionnellement VIe siècle av. J.-C.), mais on estime que sa rédaction remonte au IIIe siècle av. J.-C. Cet ouvrage se compose d'un grand nombre de très brefs chapitres qui essaient souvent de formuler une vérité contradictoire en quelques stances rimées. On trouve également des passages versifiés dans d'autres écrits philosophiques tels que le *Xunzi* et le *Zhuangzi*, mais cette poésie gnominique n'a jamais engendré une poésie didactique de l'ampleur de l'épopée.

La prose est restée le mode d'expression de prédilection de tout type d'écrit didactique.

Il est à noter que presque tous les textes philosophiques antérieurs à la dynastie des Qin ont été compilés de nouveau (et parfois même remodelés) au début de l'Empire han et qu'il convient par conséquent de toujours envisager qu'il puisse s'agir d'une édition de cette époque, du moins en ce qui concerne la normalisation de la langue et de l'orthographe. Alors que les textes en prose antérieurs à la dynastie des Qin témoignent encore parfois de l'influence du dialecte sur la grammaire et le vocabulaire, sous le règne des Han, ils adoptent tous une même orthographe car à partir de cette dynastie, une langue et une écriture normalisées ont été employées dans tout l'Empire.

Imperméable aux modifications de l'idiome vernaculaire, cette langue écrite « standard » restera pendant deux mille ans le seul véhicule admis de la littérature sérieuse, tant en prose qu'en vers.

Les premiers poèmes

Comparativement aux écrits subsistant des époques ultérieures, la poésie occupe une place résolument mineure dans le corpus littéraire le plus ancien.

Le *Shi jing* (*Livre des odes*) était appris par coeur par les membres de l'élite, mais la poésie s'est éclipsée au VIII^e siècle av. J.-C. Sa renaissance n'est venue que plusieurs siècles plus tard en Chine du Sud, dans la principauté de Chu (les actuelles provinces du Hubei et du Hunan) à la fin du IV^e siècle av. J.-C.

On voit alors apparaître un tout nouveau genre de poésie qui, du point de vue de sa forme et de son imagerie, s'inspire fortement des chants chamanistes de la région. La naissance de cette nouvelle poésie est associée au nom de Qu Yuan (env. 330 env. 278 av. J.-C.) qui, selon la biographie qu'en fait le *Shiji*, était un ministre dévoué mais dont se défiait le roi de Chu qui finit par l'exiler.

Après avoir donné libre cours à ses déceptions dans ses poèmes, Qu Yuan se donna la mort en se noyant. Sa biographie semble malheureusement avoir été reconstituée à partir des poèmes qui lui sont attribués, en particulier celui qui s'intitule *Lisao*, ou *Rencontre de la tristesse*. Ce long poème au regard des normes chinoises (trois cent soixante-quatorze vers) décrit la brouille entre un serviteur dévoué de la couronne (le narrateur) et son roi qui, au lieu de l'estimer à sa juste valeur, prête foi aux calomnies répandues sur lui. L'allégorie historique, l'imagerie végétale et animale ainsi que la métaphore du voyage du chaman dans l'espace visent toutes à renforcer l'intensité émotive de cette plainte. Avec le *Lisao* de Qu Yuan, la « plainte du fonctionnaire » est devenue pour des siècles un thème central de la poésie chinoise.

Ces poèmes, qui sont des prières implorant la reconnaissance du roi, occupent une place que l'on peut comparer à celle de la poésie religieuse dans de nombreuses autres cultures. Au cours des siècles suivants, le *Lisao* a donné lieu à une multitude d'imitations qui, avec d'autres écrits, ont été rassemblées dans un recueil du début du II^e siècle apr. J.-C. intitulé *Chuci* ou *Paroles de Chu*.

Le III^e siècle av. J.-C. a également vu l'apparition d'un autre genre de poésie connu sous le nom de *fu* (rhapsodie), qui s'inspire tout à la fois des poèmes de la veine du *Lisao* pour ce qui est de certains aspects formels ainsi que de la rhétorique discursive représentée par le *Zhan guo ce*. Il puise sa vigueur dans la description minutieuse d'objets, d'actions ou d'émotions en exploitant toutes les ressources de la langue, et surtout du vocabulaire, au point qu'il a été qualifié de poésie « énumérative » plutôt que « descriptive ». Le *fu* est devenu le genre majeur de la poésie de cour sous la dynastie des Han, caractérisé par d'exubérantes descriptions de thèmes aussi hauts en couleur que la réserve de chasse de l'empereur, les sacrifices impériaux et le décor fastueux des capitales des Han. En créant avec des mots une réplique plus grandiose que nature de ce microcosme (la chasse, les réserves de gibier, les capitales), les poètes qui ont illustré ce genre ont contribué à leur façon à l'ordonnement de l'univers imposé par l'empereur.

Les classiques, les histoires et les philosophes

La bibliographie traditionnelle chinoise telle que la présente le traité bibliographique du *Suishu* (*Livre des Sui*)—l'histoire de la brève dynastie des Sui (589-618)—divise le corpus des textes chinois en quatre grandes catégories : classiques confucéens, histoires, philosophes et collections, les écrits taoïstes et bouddhiques étant classés à part. Les classiques sont constitués d'un ensemble de textes historiques, philosophiques et rituels faisant l'objet d'une vénération toute particulière du fait de leur origine antique ou supposée telle. En tant qu'incarnation des paroles et des actes des grands sages, ils étaient considérés comme les modèles absolus de la perfection en matière de comportement et d'expression, et à

ce titre, le gouvernement les conservait très précieusement. En l'an 175 apr. J.-C., leur texte intégral a été gravé sur des plaques de pierre et quand l'utilisation du papier s'est répandue, on en a fait des estampages qui permettaient aux étudiants d'en avoir une copie exacte. Les classiques étaient constitués au départ d'un ensemble fini de textes. Si cette partie des bibliographies a continué d'augmenter, c'est en raison de l'ajout continu des volumineuses exégèses qui leur ont été consacrées à partir du II^e siècle apr. J.-C. Au début du VII^e siècle, la dynastie des Tang a fait exécuter la compilation de vastes sous-commentaires qui, dans un suprême effort d'exégèse, étaient surtout destinés à démontrer l'unité des classiques.

En ce qui concerne la catégorie des philosophes, le discours philosophique s'est en général tourné de plus en plus vers d'autres modes d'écriture avec de brefs essais et des lettres, et le corpus des textes a surtout augmenté sous l'effet de l'adjonction continue de nouveaux commentaires des anciens textes. Les écrits de science militaire et de médecine étaient également classés dans cette catégorie.

La compilation des histoires s'est poursuivie au gré de l'avènement et de la chute des dynasties. L'époque des Han postérieurs (25-220 apr. J.-C.) et des Trois Royaumes (220-265) a vu naître deux histoires dynastiques très célèbres, suivies par de multiples tentatives de chronique des brèves dynasties ultérieures qui ont été moins fructueuses et ont simplement servi, en définitive, de base aux histoires dynastiques compilées sous les auspices de la dynastie des Tang. C'est probablement en réaction à cette mainmise du gouvernement sur l'historiographie que Liu Zhiji (661-721) a écrit le *Shikong* ou *Généralités sur l'histoire*, la première étude systématique chinoise sur les objectifs et méthodes de l'historien, dans lequel il réaffirme que l'historien a pour devoir de juger les événements en toute objectivité.

À partir du II^e siècle on voit également s'épanouir, tout d'abord comme branche mineure et confidentielle de l'historiographie, une littérature d'anecdotes et de contes merveilleux axée sur les événements extraordinaires de la vie d'individus, tantôt par goût du commérage et des rumeurs, tantôt pour prouver l'existence des dieux et des esprits ou de la réincarnation.

Ce n'est qu'au VIII^e siècle que cette tradition donnera naissance, en Chine, à la nouvelle de pure fiction.

Les collections

Les collections marquent un tout nouveau départ de la littérature chinoise à partir du II^e siècle. L'invention du papier facilitant désormais l'acte même d'écriture et la reproduction des textes, les écrits publics et privés — tant en prose qu'en vers — d'auteurs individuels sont rassemblés en *bieji* (« collections séparées ») et largement diffusés. On mesure toute la vigueur de cette branche de la littérature au nombre remarquable d'écrits originaux qui nous sont parvenus.

Les textes en prose rassemblés dans les collections sont de natures diverses mais le genre dominant, sous ses multiples formes, est celui de la prose didactique écrite par des fonctionnaires. La critique littéraire traditionnelle chinoise distingue plusieurs genres de proses officielles en fonction surtout de leur fonction. Selon ces critères, les lettres elles-mêmes sont considérées comme des écrits publics. Même si certains textes tels que les écrits funèbres ont une note parfois plus personnelle, il ne faut pas oublier qu'ils avaient tous un rôle public à jouer dans cette société fortement bureaucratifiée et ritualisée.

La plupart des textes en prose rassemblés dans ces collections sont relativement brefs. Au fil des siècles, l'aspect artistique a pris de plus en plus d'importance, notamment avec l'emploi des parallélismes, une figure de style parfaitement adaptée au monosyllabisme du chinois classique selon laquelle deux phrases appariées obéissent au même schéma sémantique et syntaxique mais ont des sens contraires. Des textes entiers sont écrits par paires de lignes parallèles où les auteurs rivalisent d'ingéniosité pour combiner des phrases et des allusions antithétiques. Dans les salons littéraires, hauts lieux de la vie de la cour du Ve au VIIe siècle apr. J.-C., les nobles s'éblouissaient les uns les autres par la lecture de leurs somptueuses compositions en prose.

En poésie, le *fu* continue d'être un genre hautement respecté et largement pratiqué, accroissant sa portée en s'adaptant à un mode d'écriture lyrique et descriptif. Mais le IIe siècle apr. J.-C. voit également apparaître un nouveau genre de poésie, le *shi*, de forme beaucoup plus simple et de nature essentiellement lyrique, qui est rapidement devenu le genre favori de l'expression personnelle. S'il tire ses origines des chansons populaires de l'époque, il s'en distingue toutefois par une plus grande régularité formelle et par un contenu à la fois anecdotique et intimiste. Repris par des membres de l'élite au IIIe siècle apr. J.-C., le *shi* s'est fermement ancré dans la tradition littéraire chinoise et l'éventail de ses thèmes n'a cessé de s'élargir, passant des joies de la vie de la cour et des plaintes sur l'exclusion du pouvoir à l'expression intime de l'angoisse existentielle et à l'utilisation de sujets historiques pour critiquer indirectement le présent. Les poètes du début du IVe siècle apr. J.-C. ont également employé le *shi* pour retranscrire leurs expériences mystiques, comme Tao Yuanming (365-427), devenu le premier poète naturaliste chinois par ses minutieuses descriptions des paysages de montagne du sud-est de la Chine.

La poésie *shi* des siècles suivants est dominée par le style des palais, pratiqué dans les salons littéraires par les courtisans qui se livraient avec délices à des descriptions détaillées de scènes et d'objets des palais. À la même époque, on assiste également à une prise de conscience, stimulée par la connaissance du sanskrit, des qualités tonales de la langue chinoise et des effets précieux que leur emploi codifié permet d'obtenir en poésie. Il a ainsi été édicté des règles d'emploi de la musicalité des mots en poésie qui, associées aux règles d'emploi des couplets symétriques, ont donné naissance à la poésie dite « moderne » à partir du VIIIe siècle apr. J.-C.

Face à l'essor de la création littéraire, on voit rapidement apparaître des anthologies qui sélectionnent les meilleurs exemples de chaque genre pour servir de modèles aux étudiants. Au VIe siècle apr. J.-C., on compilera même des anthologies de la prose et de la poésie du IIe siècle au Ve siècle. La sélection reposant sur un jugement de valeur, cette époque a également donné lieu à un formidable essor de la théorie et de la critique littéraire. L'oeuvre majeure en ce domaine est le *Wen xin diao long* (*Esprit de la littérature et dragon ciselé*) de Liu Xie (mort vers 520), livre de cinquante chapitres qui traite à la manière d'une encyclopédie des origines des textes, des divers genres littéraires et de leurs caractéristiques stylistiques.

Les écritures taoïstes et bouddhiques

Le IIe siècle apr. J.-C. a également vu apparaître les premières traductions chinoises des textes bouddhiques, traductions simples, rédigées dans une langue tout d'abord vernaculaire très éloignée de la langue écrite classique.

Par la suite, à partir de l'an 400 environ, la grande majorité des textes ont été traduits sur commande de la cour par des moines étrangers, des interprètes confirmés et de grands lettrés qui ont uni leurs savoirs pour produire des traductions fiables et lisibles des textes originaux indiens. Au regard de l'immense barrière linguistique et culturelle qu'ils ont dû franchir, cette colossale entreprise de traduction est sans nul doute l'une des plus grandes réalisations de la culture médiévale chinoise. À mesure que le bouddhisme a gagné les faveurs de l'élite et le soutien du peuple, les versions chinoises des *sutra* ont été accompagnées d'une volumineuse littérature de commentaires et de traités, et des *sutra* chinois sont également apparus.

C'est en partie en réaction à l'essor du bouddhisme que le taoïsme religieux s'est également doté d'une abondante littérature de révélations, d'écritures, de talismans, de commentaires, de traités et de rituels. Là aussi, la cour a souvent joué un rôle majeur en finançant la compilation, l'édition et la conservation des textes.

Le bouddhisme, sous des formes d'expression spécifiquement chinoises, est devenu partie intégrante de la culture de ce pays. Nombreux sont les thèmes et les histoires bouddhiques qui se sont mêlés à la culture populaire et ont finalement été repris par le théâtre et le roman populaire des dernières dynasties. Quant aux collections d'anecdotes et de contes fabuleux, elles abondent en références bouddhiques. Mais d'un autre côté, on remarque que le discours bouddhique ne s'est répandu que dans une sphère très limitée et qu'il n'a exercé qu'une faible influence sur la tradition classique de la littérature chinoise, même à l'apogée de l'influence bouddhique en Chine, entre le IV^e et le VII^e siècle apr. J.-C. Le VII^e siècle est néanmoins marqué par un grand moment de la traduction des textes bouddhiques avec le retour d'Inde du moine lettré Xuanzang (602-664). Le VIII^e siècle, en revanche, a certes vu l'essor d'une tradition narrative en langue vernaculaire largement inspirée du bouddhisme dans ses thèmes, mais aussi l'apparition parmi l'élite intellectuelle d'un rejet xénophobe de tout apport étranger et, malgré sa popularité dans toutes les couches de la société, le bouddhisme n'a jamais perdu en Chine son étiquette de croyance barbare.

En 589, lorsque les Sui, une dynastie du nord de la Chine, mettent fin à des siècles de conflits politiques en annexant la dernière des dynasties du Sud, les Chen, les deux empereurs, le vainqueur et le vaincu, réunis face à face sont incapables de communiquer verbalement. On peut néanmoins mesurer à quel point une seule et même langue écrite s'est imposée dans tout le monde chinois et à quel point l'alphabétisation s'est répandue dans la société puisque avant de livrer leur dernière bataille, les Sui font distribuer des dizaines de milliers de tracts dans lesquels ils énumèrent les crimes commis par les Chen. Par suite de l'unification de l'Empire, la littérature méridionale s'impose comme norme mais dès avant cette époque, Yu Xin (513-581), le plus grand poète de son temps, homme du Sud par naissance et par allégeance, avait été retenu par les cours du Nord lors d'une visite en tant qu'ambassadeur. Les forces centripètes d'une culture commune soutenue, grâce au papier, par une langue écrite unique et largement répandue avaient gardé intact l'idéal d'unité même à travers des siècles de division.

LES GRECS ET LES ROMAINS

Dans son traité intitulé *Politique* (I, 2.2, 1253a), le philosophe grec Aristote définit deux caractéristiques qui distinguent l'homme des autres espèces : il est un « animal politique » et il « possède le *logos* ». À la fois parole et pensée, ce *logos* est, selon Aristote, ce qui distingue l'être humain de l'animal, ce qui lui permet de fixer des normes et valeurs communes qui sont à l'origine de son existence sociale. Pour la première fois dans l'histoire de la pensée européenne, l'homme est conçu comme un être de communication et décrit précisément comme tel. Cette interprétation du philosophe grec marque l'apogée de plusieurs siècles de réflexion qui ont légué à l'humanité de nombreux chefs-d'oeuvre, notamment dans les domaines de la poésie, de la rhétorique, de la philosophie et des sciences.

La civilisation grecque au lendemain des siècles obscurs

Pour comprendre la genèse des fondements de la civilisation dans la Grèce antique, il nous faut remonter une centaine d'années avant la période charnière qui sépare l'an 700 av. J.-C. de la fin des siècles obscurs. Cette époque de changement radical en matière de civilisation fait suite à la fin du premier âge d'or de la société grecque, la période dite « mycénienne », vers 1 200 av. J.-C. La montée du pouvoir militaire et politique, l'essor des relations commerciales à longue distance et l'épanouissement de l'art et de l'architecture qui la caractérisent sont suivis d'une période de déclin puis de stagnation qui s'est prolongée jusqu'en 800 av. J.-C. environ. De grands centres comme Mycènes, Tirynthe et Pylos s'effondrent sous les assauts d'une vague de migration venue du nord, et les puissantes citadelles sont abandonnées au profit de petits villages. Le linéaire B, écriture employée en Crète et à Mycènes pour servir, semble-t-il, les seuls besoins d'un réseau relativement complexe de palais ainsi que ceux de la bureaucratie, n'est plus d'aucune utilité dans ces circonstances et disparaît.

Cette période représente donc un tournant majeur dans l'histoire grecque même si elle ne constitue certainement pas une rupture totale avec la civilisation. La Grèce continentale, envahie par de nouvelles tribus septentrionales, n'a nullement épuisé ses ressources. Elle poursuit des relations commerciales très nourries avec les colonies grecques d'Anatolie et certains carrefours commerciaux de Syrie et de Phénicie. C'est ici notamment que les Grecs entrent en relation avec les représentants d'un peuple qui joue un rôle décisif dans la diffusion de la civilisation hautement évoluée de l'Asie occidentale dans les cités du pourtour de la mer Égée et de la Méditerranée occidentale, à savoir les Phéniciens. C'est à eux que les Grecs empruntent ce qui va donner un formidable élan à l'évolution de leur civilisation : un alphabet consonantique qu'ils parachèvent en lui ajoutant des voyelles.

La naissance de l'écriture grecque

Ce sont probablement les commerçants grecs qui se sont rendu compte les premiers des énormes avantages pratiques qu'offrait l'écriture lorsqu'il s'agissait de tenir leur comptabilité, de faire leurs inventaires et de régler leurs comptes quand ils commerçaient avec les Phéniciens dans des villes telles qu'Al Mina dans l'estuaire de l'Oronte. Les témoignages les plus anciens des inscriptions sur des objets utilitaires comme le vase de Dipylon, dit « coupe de Nestor », laissent penser que les Grecs ont adopté cet alphabet dans la deuxième moitié du VIII^e siècle av. J.-C.

Durant les dernières décennies, on a beaucoup débattu de l'influence que l'adoption et le perfectionnement de l'alphabet par les Grecs ont eue sur l'évolution de leur civilisation. En ce qui concerne la spécificité de l'écriture grecque, le débat interdisciplinaire entre orientalistes et philologues classiques a démontré qu'on ne doit pas surestimer la part d'innovation apportée par les Grecs. L'alphabet consonantique phénicien est en effet tout aussi complet que l'alphabet grec, même si les particularités structurales des langues sémitiques lui permettent de se dispenser de signes vocaliques. Cette écriture consonantique est tout aussi claire et précise que l'alphabet « complet » des Grecs et peut être placée au même niveau que d'autres systèmes d'écriture fondés sur le sémitique occidental tels que l'araméen et l'arabe. Le système graphique grec a néanmoins eu une importance majeure dans le développement de la civilisation en Occident. Adopté au VIII^e siècle av. J.-C. par les Étrusques, il a ensuite été transmis aux Romains par ces derniers ou par les Cuméens du sud de l'Italie — ceci demeure incertain — et, au IX^e siècle apr. J.-C., il a donné naissance aux deux plus anciens systèmes d'écriture slave, le glagolotique et le cyrillique. Les runes germaniques se sont également développées sous l'influence d'une écriture ancienne (latine, grecque ou étrusque selon les avis) pour se répandre des bords de la mer Noire jusqu'en Europe du Nord.

En Méditerranée occidentale, les Phéniciens ont fondé la riche et puissante cité de Carthage, qui régnait sur les côtes d'Afrique du Nord et du sud de l'Espagne, la Sicile et la Sardaigne. Les habitants de cette région, qui parlaient le punique et écrivaient à l'aide de l'alphabet phénicien, avaient une littérature limitée à des textes historiques, géographiques et agronomiques. Le plus célèbre d'entre eux, écrit par Magon, a été traduit en latin à Rome.

Le passage de la poésie orale à la poésie écrite

Bien qu'il tienne ses origines des besoins pratiques de la vie quotidienne, l'alphabet grec a pris une importance culturelle majeure dans la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C. en devenant l'outil de codification écrite des poèmes épiques. C'était là le début du passage de la poésie orale à la poésie écrite, une évolution qui a marqué de son empreinte la littérature grecque des siècles suivants. Parler de « littérature orale » n'est contradictoire qu'en apparence. Premièrement, les poèmes oraux précurseurs de la poésie écrite méritent sans hésitation d'être considérés comme des oeuvres littéraires.

Deuxièmement, même après l'introduction de l'écriture et le passage graduel à des genres littéraires écrits, la littérature est restée marquée à travers toute l'Antiquité par un intime mélange d'oralité et de littéralité. Nous essaierons de retracer plus bas les principales étapes de cette transition.

Les recherches lancées dans les années 1930 par l'helléniste américain M. Parry ont démontré l'influence évidente de la longue tradition orale de la poésie héroïque sur les épopées homériques. Il n'a cependant pas été possible de prouver que l'*Illiade* et l'*Odyssée*, dans la forme où nous les connaissons aujourd'hui, sont le fruit d'exercices purement oraux qui se passaient de l'écriture. Certes, les preuves abondent qui suggèrent que la poésie héroïque est probablement apparue dès la période mycénienne. Cette forme d'art reposait sur l'improvisation et sur une brillante maîtrise des formules linguistiques et des thèmes du répertoire : debout devant son auditoire, l'aède se livrait à des adaptations toujours renouvelées. Cela étant, on s'accorde à croire que l'*Illiade* et l'*Odyssée*, les deux oeuvres magistrales qui couronnent cette évolution, font montre d'une construction si élaborée, en général, et

mettent en scène un réseau d'associations si complexe, en particulier, qu'elles ne peuvent pas avoir été composées sans le recours à l'écriture (voir le chapitre 10.1.4).

Quoi qu'il en soit, l'*Illiade* et l'*Odyssée* s'inscrivent bel et bien dans la tradition du récit épique, qui remonte à une époque beaucoup plus ancienne. Le rôle de l'aède improvisateur était désormais tenu par un rhapsode qui récitait de mémoire des textes écrits. Après avoir vécu pendant une période à la cour des nobles où ils chantaient les louanges des temps anciens à l'occasion des banquets, les aèdes professionnels ont ensuite rejoint les autres démiurges (littéralement, ceux qui travaillent pour la communauté) tels que les augures, les hérauts, les charpentiers et les médecins, et parcouraient les *polis* de la Grèce antique. Se produisant sur les places de marché et à l'occasion de grandes fêtes religieuses, ils étaient applaudis par des foules d'auditeurs.

La longueur impressionnante des oeuvres était à la mesure de l'importance du message à transmettre. L'épopée avait pour but non seulement d'embellir et de sublimer la vie en général, mais aussi de donner à chacun une place dans le monde et dans sa communauté qui donnait un sens à sa vie personnelle. À cela s'ajoutaient les vastes références au passé que la poésie épique, en tant que mémoire collective, maintenait vivantes dans les esprits.

Elle était le vecteur des normes et des valeurs de la communauté et la pourvoyeuse de sagesse et de connaissances. À une époque où l'écriture était encore en cours d'élaboration ou n'était pas encore très répandue, les vers, caractérisés par une métrique précise, se renaient plus facilement et servaient de véhicules pour transmettre les conceptions de la vie et du monde, la morale et les coutumes, les valeurs religieuses et les connaissances de toutes sortes. Toutefois, réduire la poésie épique à sa seule fonction pratique serait manquer de rendre justice à sa dimension esthétique : elle était en effet non seulement moyen didactique de transmettre le savoir et de conserver les valeurs, mais aussi remarquable réalisation artistique en elle-même.

L'écriture en Orient et dans le monde antique

Même si la forme écrite était devenue indispensable pour les besoins de composition et de conservation des textes, il n'en reste pas moins vrai que les principales formes de la littérature grecque (épopée, lyrique, poésie, théâtre, rhétorique) se sont essentiellement diffusées sous la forme orale à travers toute l'Antiquité. Et bien qu'une élite de gens instruits se soit formée en Grèce aussi dans certains domaines, il faut souligner l'existence d'une différence fondamentale entre la Grèce et les premières civilisations orientales. Étant donné qu'elle était surtout employée à des fins pratiques de la vie quotidienne, l'écriture dans la société grecque n'avait pas ce caractère exclusif qui était sa principale caractéristique dans les premières civilisations d'Asie occidentale. La Grèce ignorait ce statut particulier accordé aux scribes des palais et des temples d'Égypte, de Sumer et d'Akkad qui, en tant qu'exécuteurs des fonctions administratives et des rituels religieux et en tant que piliers d'un mode de gouvernement reposant sur des structures profondément hiérarchisées, avaient pour rôle de protéger ces structures et de les rendre par leur soin aussi impénétrables que possible aux gens du dehors.

L'emploi de la langue écrite comme moyen de communication dans la *polis* grecque primitive a été servi dès le départ par un potentiel démocratique qui s'est pleinement épanoui dans la démocratie de la *polis* du Ve siècle av. J.-C. Mais dès

avant, aux VIIe et VIe siècles, la réforme des structures sociales et politiques avait entraîné un changement des modes de communication.

La société de la *polis* étant consolidée, l'attention s'est déplacée de l'*oikos*, la cour des nobles ou le domaine des paysans libres, vers l'intérêt général de la communauté devenu la cause la plus chère de toutes.

En l'absence d'une famille royale du type des dynasties régnant en Orient, la noblesse grecque avait toute latitude pour étendre son influence, affermissant son pouvoir dans les conseils et les assemblées et diffusant ainsi certains de ses rites dans la *polis*. Dans le domaine militaire, le noble guerrier solitaire a laissé place à la phalange d'hoplites, une formation en rangs serrés réunissant tous les citoyens capables de pourvoir eux-mêmes à leur armement. Enfin, l'*hetairia* était l'un des piliers de la vie sociale grecque et le mode de vie dominant des hommes de la noblesse.

La poésie lyrique comme nouvelle forme de communication

Ces évolutions sont servies par de nouvelles formes d'expression littéraire que nous regrouperons sous le genre général du lyrique. Toutes reposent sur le dialogue entre l'auteur-interprète et son auditoire, dont les valeurs s'imprègnent d'un nouvel esprit. Ces nouvelles formes littéraires sont si diverses qu'elles nécessitent une composition écrite sans pour autant rompre avec la tradition orale. La représentation publique restera encore longtemps le seul moyen de transmettre les oeuvres à une large audience, tandis que l'écriture ne sert que d'aide à la composition et de moyen de conserver une trace de la version finale.

La multiplicité des formes reflète la richesse de la vie sociale et culturelle qui se fait jour à cette époque. Outre l'élégie (initialement une lamentation funèbre) et les iambes (à l'origine poèmes satiriques) récités sur des airs de flûte, il existe également l'ode chorale et le *melos* (chant pour une seule voix). Ce dernier, accompagné à la lyre, est l'expression même du lyrisme au sens étymologique du terme. Il convient également de mentionner le *skolion* (chanson à boire) et l'épigramme (initialement une inscription). Le choix du genre variait en fonction des circonstances et des besoins de la société. Face à la nécessité de développer le sens de la communauté et aux appels pressants de solidarité adressés aux citoyens, l'élégie était le genre le plus employé. Le poète ionien Callinos (env. 675 av. J.-C.) et le poète spartiate Tyrtée (VIIe siècle av. J.-C.) l'ont associée à une exhortation au combat pour la défense de la patrie menacée tandis que Solon, archonte d'Athènes, en a fait le mode d'expression d'une nouvelle philosophie politique destinée à désamorcer les tensions sociales qui montaient dans la *polis* d'Athènes, en proie à des conflits, et à expliquer et justifier les règles que devaient suivre ses citoyens.

Ce sont également les besoins de la société qui ont présidé à la naissance de l'ode chorale, genre qui tire ses origines de certains rituels. Conjuguant à l'origine la danse, le chant et des airs de flûte ou de cithare, elle a évolué sous des formes aussi diverses que le thrène (discours plaintif en l'honneur d'un défunt), le péan (hymne de fête en l'honneur d'Apollon) et le dithyrambe (hymne choral passionné à la louange de Dionysos).

Reposant en grande partie sur la communauté, le mode lyrique, sous certaines formes, offrait aussi à l'individu des moyens d'exprimer ses pensées et ses sentiments personnels. C'est là un contraste que les poètes et en tout premier lieu Archiloque (VIIe siècle av. J.-C.) ont fructueusement mis à profit.

Fils naturel d'un aristocrate et d'une esclave, il a vécu une vie de mercenaire et sa position sociale particulière, entre deux classes, lui a permis d'avoir une attitude critique vis-à-vis du code des valeurs de l'aristocratie. Confronté aux hauts et aux bas de son existence d'aventurier, il s'était fixé pour maxime suprême de faire front à l'évolution inéluctable des choses et de faire ses preuves à mesure des changements.

L'influence déterminante du contexte sur les premières oeuvres lyriques se mesure tout particulièrement dans le *melos*, expression par excellence du lyrisme au sens premier du terme, qui est apparu vers 600 av. J.-C. à Mytilène sur l'île de Lesbos. En tant que poètes, des membres de l'aristocratie étaient devenus les défenseurs des intérêts d'une classe dirigeante qui avait adopté les règles de vie de ses prédécesseurs. À Mytilène, qui comme d'autres *poleis* grecques était alors le théâtre de luttes acharnées entre grandes familles rivales, l'*hetairia* était le lieu où se formaient les alliances pour le combat ainsi que le cadre de réunions sociales axées sur le *symposium* ou banquet, expression fastueuse de la sociabilité. C'est ce milieu qui a nourri les oeuvres d'Alcée (env. 600 av. J.-C.), qui traite dans ses chants d'une beauté exquise des thèmes préoccupant les gens de son entourage : lutte entre les différentes lignées aristocratiques et contre la menace d'usurpation du pouvoir par un seul noble, un tyran, ambiance grisante du banquet, joies et douleurs de l'amour. Confrérie exclusivement masculine, l'*hetairia* avait son équivalent féminin dans certaines formes de *thiasus*, groupe ou association consacré au culte d'une divinité tutélaire. C'est dans ce cadre que se situe l'oeuvre de Sappho (env. 650 av. J.-C.), la plus grande des poétesses lyriques grecques, par ailleurs contemporaine d'Alcée. Unies dans le culte d'Aphrodite, les jeunes filles nobles de Lesbos vivaient ensemble dans l'une de ces confréries. Pendant que Sappho leur enseignait l'art de vivre de la noblesse dans les domaines de la danse et de la musique, s'épanouissaient des relations sentimentales et érotiques entre maître et élèves que Sappho a traduites dans ses poèmes avec une grande subtilité.

La renaissance tardive de la lyrique chorale au Ve siècle av. J.-C., telle que l'illustrent certains auteurs comme Pindare (522-446 av. J.-C.) et Bacchylide (env. 505-450 av. J.-C.), est associée à des tyrans mais aussi à de nombreuses cités et à des nobles originaires du monde grec tout entier. Ils ont écrit des poèmes de commande chantant les louanges des vainqueurs des grands jeux panhelléniques, des dithyrambes, des hymnes aux dieux et des péans. Pindare, en particulier, a loué avec un enthousiasme effréné les idéaux depuis longtemps révolus de l'ancienne aristocratie, faisant preuve d'une si brillante maîtrise de son art que son oeuvre a traversé les siècles. La diffusion des textes écrits a cependant mis beaucoup de temps à se mettre en place. Il semble qu'un grand pas en avant ait été fait dans ce sens dans la seconde moitié du VIe siècle av. J.-C. avec l'oeuvre de Theognis de Mégare, poète issu d'une grande famille qui, ne comprenant pas les signes de démocratisation de la société, se lamentait de vivre en des temps hostiles et s'accrochait aux vieux idéaux de l'aristocratie. C'est dans ses poèmes que l'on trouve la première référence à une conscience poétique et à l'espoir que ses efforts de création seront plus largement connus dans le monde grec et transmis aux générations futures, ce qui suppose que les textes soient conservés sous une forme impliquant l'écriture.

La naissance de la prose

Au VI^e siècle av. J.-C., la communication littéraire voit apparaître un nouveau phénomène, la prose, c'est-à-dire un texte écrit qui n'est pas assujéti aux règles de la métrique. Si l'on considère qu'avant l'apparition de l'écriture, la métrique poétique avait pour fonction première, entre autres choses, de faciliter la mémorisation et de permettre ainsi que des oeuvres de valeur traversent le temps, il est évident que la prose repose *de facto* sur l'usage de l'écriture.

Là encore, la forme n'est pas une fin en soi mais une condition essentielle à la création de nouveaux genres littéraires : contes populaires, écrits philosophiques et scientifiques et premières formes d'historiographie.

En termes de contenu, la caractéristique majeure de ces nouveaux textes est la rationalité marquée de leur argumentation, qui repose sur l'exposé du pour et du contre de différents points de vue. Cette rationalité puise à des sources multiples, parmi lesquelles les débats animés qui se tenaient dans les institutions politiques des *poleis*, la consignation de la loi sous la forme d'actes législatifs écrits (à partir de la fin du VII^e siècle av. J.-C.) et le vaste champ expérimental ouvert par les possibilités croissantes de comparer les pays et les peuples, les systèmes politiques et les constitutions.

Selon J. Goody et I. Watt, spécialistes britanniques d'anthropologie sociale, la forme écrite représente en tant que telle la condition nécessaire, si elle n'est pas suffisante en soi, de l'apparition de cette rationalité critique.

Non seulement a-t-elle facilité l'approfondissement considérable de la connaissance, puisqu'on pouvait désormais la conserver sous une forme à laquelle on pouvait se rapporter, mais elle a aussi donné à la pensée critique d'autres possibilités de se développer. Possibilités qui, conjuguées à d'autres facteurs propices alors présents en Grèce, ont été fructueusement mises à profit.

Afin de ne pas dépasser le cadre de ce chapitre, nous ne ferons que citer brièvement les multiples formes de la prose grecque à ses débuts. Outre l'épopée, on a vu apparaître d'autres formes narratives telles que le conte de fées, la nouvelle, la fable et la légende. Les premiers logographes (c'est-à-dire « ceux qui écrivent la prose ») que sont notamment Phérécyde de Syros, Acusilaos, Hécatée de Milet et Hellanicos de Mytilène se sont donnés pour tâche, par opposition à l'inspiration essentiellement panhellénique de l'épopée, de traiter du patrimoine mythologique local et ont élaboré ainsi une sorte d'écriture de l'histoire locale. Les nouvelles formes de pensée philosophique et scientifique, engendrées par le rapide progrès social et l'élargissement des horizons, se sont tournées vers les questions fondamentales de l'existence de la nature (voir les chapitres I et 10).

L'apparition des premières études scientifiques et historiques est également étroitement liée à l'usage de l'écriture.

La littérature comme moyen de communication dans la *polis* démocratique

L'apparition de la démocratie de la *polis* au Ve siècle av. J.-C. marque un tournant majeur dans l'évolution de la communication littéraire, qui se traduit tout d'abord par une progression rapide de l'alphabétisation de la société athénienne, y compris des catégories sociales les plus basses, car il était exclu que les institutions démocratiques (conseil, assemblée des citoyens, tribunal populaire, services publics) fonctionnent sans que la majorité des citoyens de la *polis*, toutes classes sociales confondues, sache lire et écrire. Il faut cependant faire la distinction entre

communication littéraire et langage parlé et écrit en soi, afin d'éviter toute méprise sur le niveau social de ce nouveau public de lecteurs et de souligner qu'à cette époque, comme à d'autres périodes de la civilisation, il y avait une grande différence entre savoir lire et écrire pour des besoins pratiques et être en mesure de lire des livres. À partir de la fin du Ve et plus encore au IVe siècle av. J.-C., des disciplines comme l'historiographie, la philosophie et la science étaient réservées à une élite capable de lire les livres et possédant un haut niveau d'instruction.

Ce n'est toutefois pas à l'intérieur de ces limites que s'est développée la communication littéraire de l'âge d'or de la démocratie. Deux nouvelles formes d'expression nées à cette époque ont constitué un nouveau sommet dans l'évolution de la communication orale dans la littérature antique, à savoir le théâtre et la rhétorique dans sa forme la plus achevée. La philosophie, qui touche alors de larges parties de la *polis* avec l'école attique, a également produit, avec les leçons des sophistes, des formes orales d'une valeur inestimable.

Chacun de ces trois genres est caractérisé par une interaction serrée entre écrit et oral, où l'importance persistante de l'oral repose presque invariablement sur le recours à l'écriture pour la composition des textes.

L'apparition de ces nouvelles formes de communication découle en grande partie des besoins de la communauté des citoyens et de l'esprit de démocratie. Genre littéraire prédominant de cette époque, le théâtre est issu des institutions religieuses et rituelles d'une *polis* cherchant la voie de la démocratie. La tragédie et la comédie tirent toutes deux leurs origines du culte voué par les paysans à Dionysos, qui jouait un rôle capital dans la vie d'Athènes et d'autres *poleis* grecques. Dans la tragédie, le rituel s'est associé au mythe homérique pour former un ensemble cohérent. Conjuguées aux mots du poète, la musique et la danse ont constitué les fondements d'un art du mimétisme qui, une fois encore, rend justice aux traditions orales de la poésie grecque. Comme dans l'épopée auparavant, le rythme engendre une forme qui permet de mémoriser les mots du poète, voire de longs passages de son oeuvre, ce qui explique les gros efforts de mémoire que demandaient les parodies de tragédies des comédies d'Aristophane à un public qui, dans sa grande majorité, écoutait mais ne lisait pas les pièces. Avec le théâtre attique, une forme d'art oral est ainsi devenue l'instrument principal de la construction de l'identité de toute une société.

L'emploi de chœurs constitués par des membres du public et d'acteurs pour jouer les pièces ne nécessitait qu'un seul texte écrit, qui n'était en fait lu que dans la mesure où il circulait parmi un nombre limité de personnes et où il est devenu par la suite (au IVe siècle av. J.-C.) document historique lorsque des copies fidèles ont été déposées aux archives de l'État. On conçoit alors aisément que l'état intermédiaire entre composition écrite et représentation orale (à l'origine, les pièces n'étaient jouées qu'une seule fois et ce n'est que très progressivement qu'elles ont donné lieu à deux puis à de multiples représentations dans les différents *dèmes* de l'Attique) ait donné lieu à une tension interne à la composition et aux oeuvres qui en résultaient.

La tragédie et la comédie jouaient un rôle majeur dans la vie intellectuelle de la *polis*. La grande liberté accordée au traitement de l'intrigue et des thèmes, des normes et des valeurs donnait aux auteurs toute latitude pour adapter les poètes tragiques et les mythes de l'Antiquité afin de mettre en scène tout ce qui pouvait préoccuper la communauté de la *polis* sur le moment. Dans une époque marquée par de profonds bouleversements politiques, où s'effondraient les valeurs et les principes anciens, la scène théâtrale s'est fait l'écho de nouvelles doctrines, de normes et de valeurs nouvelles.

Ce ne sont pas tant les allusions aux événements contemporains (bien qu'elles existent) qui sont à l'arrière-plan de cette redéfinition du sens, que les conditions d'existence de la société et de l'individu, leurs relations et les transformations qu'elles connaissent dans cette époque d'évolution historique rapide. On en trouve l'illustration avec la fondation de la justice et de la démocratie de la *polis* chez Eschyle (*Orestie*), les relations entre l'individu et la société chez Sophocle (*OEdipe roi*, *Antigone*) et l'apparition d'une nouvelle morale essentiellement individualiste ainsi que d'un monde sécularisé chez Euripide. Même si les oeuvres restent liées aux rites et à la religion pendant tout le siècle et au-delà, leur véritable substance s'écarte de plus en plus du chemin prescrit par la religion de l'ancienne *polis*. On voit ainsi naître une forme d'art marquée par une autonomie croissante et dont les objectifs ne sont plus nécessairement liés aux préoccupations de l'instant. Au IV^e siècle av. J.-C., les sujets relevant directement de la politique disparaissent totalement de la tragédie. Parallèlement, on accorde une plus grande importance à l'écrit dans la mesure où, selon Aristote, ce qui fait la valeur du théâtre, c'est qu'il peut être lu, tandis que sa représentation devient secondaire. C'est ainsi qu'à partir du IV^e siècle av. J.-C. se cristallise une littérature élitiste à partir de ce qui avait été jusque-là une culture largement répandue dans la *polis*.

La comédie suit une évolution analogue. Alors que les grands maîtres que sont Eupolis, Cratinos et Aristophane l'employaient comme l'un des ressorts principaux de la création d'une identité politique et spirituelle et comme le moyen de commenter les contradictions de la vie politique, elle est réduite au IV^e siècle av. J.-C. à parodier les mythes et à traiter des sujets de la vie quotidienne.

La rhétorique en tant qu'art de communication

La communication orale prend un élan nouveau au V^e siècle av. J.-C. avec l'affermissement de l'art de la rhétorique. Tirant ses origines d'une forme d'éloquence naturelle et tout d'abord cultivée comme un art en Sicile, la rhétorique s'est rapidement implantée à Athènes, le centre de la démocratie de la *polis*, où on l'employait à des fins politiques pratiques. Parallèlement au discours politique (prononcé au Conseil et à l'Assemblée des citoyens) et à celui de cour, elle s'est déployée dans le discours épidéictique, forme oratoire employée à l'occasion de funérailles ou des grands rassemblements des fêtes panhelléniques. Dans la *polis* démocratique, la rhétorique était un instrument pour influencer sur les idées du peuple et un outil pour modeler les points de vue. Dans une société où les droits démocratiques fondamentaux donnaient à chacun le droit de prononcer un discours politique (*isegoria*) et d'exprimer publiquement son opinion (*parrhesia*), on accordait une importance majeure à l'expression de tous les points de vue et au débat permettant de déboucher sur un consensus durable.

Les techniques de la rhétorique étaient enseignées par des professeurs qui, comme le sophiste Gorgias (env. 485-env. 380 av. J.-C.), parcouraient les territoires grecs pour transmettre leur savoir moyennant des émoluments substantiels.

C'est aux sophistes, notamment à Gorgias, que l'on doit la première théorie de la communication linguistique. Pour Gorgias, le *logos* est le « maître tout-puissant ». Par le biais d'une persuasion reposant sur une argumentation rationnelle ainsi que sur des moyens irrationnels exploitant la magie des mots, il permet à l'homme de mener à bien ce qu'il considère comme juste. D'esprit pragmatique, Gorgias considère que l'objet de la rhétorique est de répandre le savoir plutôt que de l'enrichir.

Le passage de la philosophie orale à la philosophie écrite

Au Ve siècle av. J.-C., la philosophie s'associe également à des formes de communication qui lui étaient jusqu'alors étrangères. Elle touche un public beaucoup plus large, notamment grâce à l'activité des sophistes qui usent tant de l'oral que de l'écrit. Pour répondre au besoin concret de connaissance engendré par la démocratie, ils enseignent non seulement la rhétorique mais aussi la politique, la stratégie et l'économie. En dehors de ces domaines apparaissent également des travaux tardifs sur la nature.

Le discours oral a joué un rôle qui est loin d'être mineur dans la diffusion des idées philosophiques. Disciple de Parménide, Zénon d'Élée aurait par exemple donné lecture à Athènes d'une recherche sur le fini et l'infini et invité son auditoire à en discuter. Quant aux sophistes, en dehors de leurs coûteuses leçons particulières, ils donnaient aussi des conférences devant de vastes auditoires. L'écrit ne s'est largement diffusé que dans la seconde partie du Ve siècle avec l'apparition de divers manuels où les sophistes et d'autres auteurs traitent d'architecture, d'urbanisme, des arts graphiques et des techniques de la représentation théâtrale.

Au IVe siècle, on observe un changement fondamental du mode de communication de la philosophie. Les nouvelles écoles philosophiques, notamment l'école platonicienne et par la suite l'école aristotélicienne, cherchaient au départ à transmettre leur savoir à un petit groupe d'élus par le biais d'un enseignement oral et d'une discussion supposant un haut niveau de compréhension des participants, mais il est reconnu que ces deux écoles accordaient également une large place à l'écrit.

L'apparition d'une culture livresque

Les Ve et IVe siècles av. J.-C. sont marqués par une transformation radicale des modes de communication, surtout en ce qui concerne l'essor de l'écrit. Dès le dernier tiers du Ve siècle, la copie et la diffusion des livres deviennent un commerce et on voit se former un cercle de lettrés, tout d'abord limité, qui achètent et collectionnent les livres en plus grand nombre. Il reste néanmoins une grande différence entre ceux qui sont capables de lire et d'écrire à des fins pratiques et ceux, beaucoup moins nombreux, qui sont prêts à lire des livres et capables de le faire. Même si la lecture individuelle des ouvrages de littérature atteint des proportions significatives dans la société du IVe siècle, elle reste néanmoins attachée à travers toute l'Antiquité à la présence continue de l'oral (théâtre, récitation, lecture, etc.).

L'époque hellénistique, qui s'étend de l'arrivée au pouvoir d'Alexandre à l'intégration de l'Égypte dans l'Empire romain, est une période clé dans l'histoire de l'écrit et du livre. Les maîtres du grand empire hellénistique transforment leurs capitales en hauts lieux de la culture, où ils font édifier de grandes bibliothèques pour abriter les oeuvres de la littérature archaïque et classique grecque. Avec un fonds de quelque cinq cent mille ouvrages sous forme de rouleaux (plus d'un million à son apogée), la plus illustre d'entre elles se trouvait à Alexandrie, en Égypte, tandis que la bibliothèque de Pergame, en Anatolie, bâtie sur le même modèle, était plus petite. Les bibliothécaires qui y travaillaient étaient d'éminents érudits à qui l'on doit des études critiques et des éditions annotées des chefs-d'oeuvre de la littérature grecque.

Sans l'existence d'un commerce du livre, qui même à cette époque était relativement bien développé, il aurait été de tout point impossible de réunir de si grandes collections.

Les modes de communication à Rome

Les modes de communication linguistique et littéraire qui ont vu le jour en Grèce sont perfectionnés à Rome, en bénéficiant notamment du développement des moyens de communication. La construction de grandes routes en Italie puis à travers tout l'Empire romain rend les déplacements militaires et commerciaux plus rapides et profite également à la circulation des nouvelles.

À partir du milieu du 1^{er} siècle av. J.-C., des rapports officiels quotidiens (*acta diurna*) — une forme primitive de journaux — sont publiés à Rome et expédiés dans tout l'Empire. Parallèlement, la production et la diffusion des livres connaissent un plus large essor. Éditeurs et libraires étaient à l'origine des copistes qui soutenaient les auteurs. Atticus, par exemple, qui était l'ami de Cicéron (106-43 av. J.-C.), a commencé par reproduire uniquement les manuscrits de l'illustre auteur avant de se tourner également vers la production commerciale des livres. Les grands noms de l'édition romaine de l'époque sont ceux des Sosii, qui ont publié les oeuvres d'Horace, et de Tryphon, l'éditeur de Martial et de Quintilien. Les maisons d'édition étaient des entreprises commerciales destinées à copier et à diffuser les livres par opposition à la circulation privée des textes. En étant publié, l'auteur diffusait son oeuvre auprès d'un plus large public. On ignore s'il percevait une rémunération au titre de la propriété intellectuelle, mais on sait que seuls les éditeurs gagnaient de l'argent de la vente des livres. Du fait que tout le monde pouvait faire un nombre illimité de copies, les textes risquaient d'être rapidement dénaturés. En principe, l'auteur pouvait corriger la deuxième édition, mais il n'était pas maître du destin ultérieur de cette version. Les droits d'auteur ou de reproduction n'existant pas, les auteurs ne pouvaient pas vivre de leur production.

Faute d'être issus d'un milieu aisé ou de gagner leur vie en enseignant la rhétorique ou la philosophie, ils devaient gagner le soutien d'une personnalité influente. Capital dans la vie littéraire de la République et de l'Empire, ce patronage assuré par des personnages tels que Messala ou Mécène apportait aux auteurs la notoriété publique ainsi qu'un soutien financier.

Néanmoins, les textes étaient comme en Grèce surtout diffusés sous forme orale. À partir du siècle d'Auguste, les lectures publiques (*recitationes*) deviennent des manifestations très prisées dans la haute société romaine. Asinius Pollion, leur initiateur, est également le fondateur de la première grande bibliothèque publique de Rome. Par la suite, les empereurs ont fondé d'autres bibliothèques, non seulement à Rome mais aussi dans de nombreuses villes des provinces de l'Empire. À Rome comme en Grèce, le livre a tout d'abord été publié sous forme de rouleaux. Attesté depuis le 1^{er} siècle apr. J.-C., le codex, de production moins coûteuse et d'emploi plus aisé, a progressivement supplanté le rouleau tandis que dans le même temps, le parchemin a remplacé le papyrus. Au IV^e siècle, tous les textes publiés sur rouleaux avaient été transcrits sur codex.

La littérature latine a puisé son élan aux sources de la littérature hellénique. Directement inspirées du théâtre grec, les comédies de Plaute (env.250-184 av. J.-C.) et de Térence (env. 190-159 av. J.-C.) étaient prisées par un large public réunissant toutes les classes sociales. Ce sont avant tout des auteurs de basse extraction, esclaves affranchis et émigrés (Livius Andronicus, Naevius, Ennius,

Plaute, Térence), qui ont jeté les bases de la poésie latine avec la comédie et surtout l'épopée (Naevius, Ennius) et la tragédie (Naevius, Ennius, Pacuvius). D'emblée, l'historiographie a été le domaine de prédilection de l'aristocratie. Inscrites dans une tradition séculaire (les tablettes annuelles des pontifes), les annales, rédigées en grec, relatent surtout les réalisations de la politique romaine (Fabius Pictor) pour un public grec tandis que par la suite, c'est en latin qu'une conscience historique spécifiquement romaine a commencé à s'exprimer (Caton). Plus tard, sous la République romaine, César (100-44 av. J.-C.) a écrit un récit documentaire et Salluste (86-35 av. J.-C.) une monographie historiographique pour servir leurs ambitions politiques. Ce sont également les besoins de la vie politique qui ont fait naître la rhétorique latine que Cicéron a menée à son plus haut point, tant en théorie qu'en pratique. Le maître de l'éloquence a fait publier ses célèbres discours pour qu'ils soient également lus et ses traités philosophiques ont contribué de façon décisive à introduire la philosophie grecque à Rome.

La poésie latine est portée à sa perfection dans les dernières années de la République et sous le siècle d'Auguste. Influencé par la lyrique hellénistique, le mouvement des poètes nouveaux est empreint d'individualisme.

Des poètes tels que Catulle (87-54 av. J.-C.) et ses amis font de leurs amours et de leur expérience personnelle de la vie le thème de leurs œuvres tout en s'attachant à atteindre la plus grande perfection technique. Se détachant de l'individualisme et de l'art pour l'art de cette époque, les grands poètes de l'époque augustéenne se font les chantres des idéaux de la réforme politique menée par Auguste : Virgile (70-19 av. J.-C.) avec l'épopée nationale qu'est l'*Énéide*, Horace (65-8 av. J.-C.) avec ses *Odes* inspirées des poèmes lyriques d'Alcée. Horace était par ailleurs un maître de la satire, un genre inconnu des Grecs. Sous le siècle d'Auguste, un autre groupe de poètes garde une sorte de distance vis-à-vis de la vie politique : les poètes de l'élégie amoureuse latine (Tibulle, Propertius, Ovide), qui continuent de puiser aux sources de la vie intérieure de l'homme. Dans le domaine de l'histoire, le plus grand auteur de l'époque augustéenne est Tite-Live (59-17 av. J.-C.), qui fait l'éloge de la vertu romaine en tant que fondement de la puissance mondiale de Rome.

Sous l'Empire romain, la rhétorique prend une place nouvelle entre oralité et littéralité. Avec la disparition des institutions de la République, l'éloquence a perdu sa valeur pratique d'instrument du consensus politique, mais la rhétorique influence néanmoins la prose et la poésie comme le montrent l'historiographie (Tacite), la tragédie (Sénèque) et l'épopée (Lucain). Les problèmes sociaux de l'époque sont soumis à la critique des satires de Juvénal et de Persius, des épigrammes de Martial, des fables de Phèdre et des romans de Pétrone et d'Apulée. L'historiographie latine atteint son plus haut niveau avec l'œuvre de Tacite (55-120), maître de l'analyse psychologique et de la description, dans le sillage duquel s'est illustré Ammien Marcellin au IV^e siècle apr. J.-C.

À partir du II^e siècle apr. J.-C., on assiste également à un essor tardif de la littérature grecque. Le classicisme grec est synonyme de nostalgie du passé glorieux de la Grèce. Les auteurs de l'école dite de la « seconde sophistique » (Dion Chrysostome, Aelius Aristide) conjuguent la rhétorique à la philosophie. L'historiographie a laissé de remarquables ouvrages (Diodore, Denys d'Halicarnasse, Appien, Arrien). En philosophie, on cultive surtout les traditions platonicienne et stoïcienne (Plutarque, Épictète) et l'on voit apparaître une nouvelle forme du platonisme, le néoplatonisme de Plotin (204-270). Le roman, dont les origines remontent déjà à la période hellénistique, marque avec son vaste public de lecteurs une nouvelle phase du passage de l'oral à l'écrit (Chariton de Lamprosaque, Héliodore,

Longus). Avec cette prose narrative, un grand pas est fait vers la lecture individuelle. Enfin, les domaines des sciences (Strabon, Ptolémée) et de la médecine (Galien) sont également marqués par une dernière période d'essor.

L'époque où éclatent les crises sociales et politiques dans l'Empire romain est également celle de l'apparition de la littérature chrétienne. Des auteurs tels que Minucius Félix et Lactance essaient de faire la synthèse de l'ancienne culture païenne et du christianisme. Entre le IV^e siècle et le V^e siècle apr. J.-C., Augustin (354-430) marque le sommet de la littérature latine chrétienne, qui a profondément influencé la culture du Moyen Âge.

Dès le II^e siècle apr. J.-C., des auteurs grecs avaient largement contribué au développement de la littérature chrétienne (Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe de Césarée). Ambroise (333/334-397) a créé un nouveau genre poétique, l'hymne, nouvelle forme de communication capitale pour les grandes messes chrétiennes.

À côté de la littérature chrétienne, il existe même au cours de l'Antiquité tardive une littérature païenne essentiellement nourrie des traditions historiques et culturelles romaines. Claudien (env. 375 apr. J.-C.), le dernier grand poète latin qui admirait les réalisations et les valeurs du passé de Rome, est l'auteur d'une sorte de poésie de cour qui en fait le panégyrique.

La prose était consacrée à la compilation des connaissances du passé dans des encyclopédies et des compendiums (Martianus Capella, Cassiodore). Le philosophe Boèce (env. 480-524) est l'auteur de traductions et de commentaires des œuvres des grands philosophes et scientifiques grecs ainsi que de traités sur des questions philosophiques et mathématiques. Enfin, les sources du droit romain ont été rassemblées dans le grand *Corpus juris civilis* sous l'égide de l'empereur Justinien (482-565).

La littérature byzantine

Dans la langue et la littérature de l'Empire byzantin, la séparation entre l'érudit et le populaire, déjà engagée depuis longtemps, se fait plus prononcée. À côté des ouvrages d'historiographie officielle, on trouve des chroniques populaires destinées à un plus large public de lecteurs. La poésie occupe une place prédominante avec les épigrammes et les hymnes. Les épopées héroïques et les romans chevaleresques, écrits en langue vernaculaire et inspirés de la littérature d'Europe occidentale, ont donné naissance à la littérature moderne grecque. Enfin, on voit se développer en grec et en latin un nouveau genre historique important : l'hagiographie, qui décrit la vie exemplaire des martyrs et des saints à travers leurs actes et leur biographie. Ces ouvrages offrent un tableau très intéressant de la vie de l'époque dans les différentes couches de la société.

L'AFRIQUE

Les études linguistiques *lato sensu* tiennent une place relativement importante, bien que parfois controversée, dans les recherches sur le passé de l'Afrique compris entre l'an 700 av. J.-C. et l'an 700 apr. J.-C. Les problèmes méthodologiques qui se posent sont considérables, mais également intéressants en soi, car nous sommes souvent à la jonction entre les langues contemporaines écrites et non écrites et parce que les études linguistiques historiques des langues non écrites ont été souvent considérées comme un complément comblant les lacunes des données archéologiques disponibles. C'est donc de multiples façons que l'étude de l'écriture et des langues contribue à notre compréhension de l'histoire de l'Afrique de cette période.

C'est en Égypte et en Afrique du Nord que l'alphabétisation est le plus avancée et le plus répandue à cette époque. En Égypte surtout, l'aridité du climat a assuré la conservation d'un grand nombre de documents anciens, parmi lesquels on trouve de nombreuses éphémérides domestiques et administratives d'un genre pratiquement inconnu ailleurs. L'Égypte se distingue ainsi non seulement des autres pays d'Afrique, mais également des sociétés alphabétisées du pourtour méditerranéen de la même époque par la précision et la richesse des renseignements historiques que livrent ses archives documentaires.

On tire également de précieuses informations de la façon dont certaines langues et écritures étaient employées à divers usages dans les différentes couches de la société égyptienne. Le même phénomène avait cours dans la plupart des régions d'Afrique du Nord, mais il en subsiste moins de traces.

Parmi les documents découverts sur les sites archéologiques égyptiens, on trouve également des ouvrages de littérature, qui constituent l'une de nos principales sources d'information sur la vie intellectuelle de l'époque. Beaucoup de ces ouvrages ne nous sont naturellement pas parvenus sous la forme des manuscrits originaux mais sous celle de copies plus tardives. On y trouve notamment des ouvrages philosophiques et religieux, des poèmes, des pièces de théâtre, des discours et des pamphlets politiques, des ouvrages d'histoire, de géographie et divers traités techniques. La rédaction en Égypte d'ouvrages tels que la *Géographie* de Ptolémée et le *Périple de la mer Érythrée* d'un auteur anonyme donne une idée de la portée des connaissances de l'époque. En matière d'influence sur la pensée ultérieure, la place d'honneur revient sans doute aux écrits d'Augustin, composés au début du Ve siècle apr. J.-C. dans l'est de l'Algérie actuelle.

On accorde un intérêt particulier à l'emploi qui peut être fait, pour la reconstitution du passé, des langues non écrites, car, en l'absence de trace d'écriture, toute reconstitution ne peut reposer que sur des observations récentes. Grâce à ce genre de recherche qui englobe l'étude de la distribution des mots, des mutations phonétiques, des emprunts, etc., on peut reconstituer de façon assez fiable les arbres généalogiques des familles de langues et identifier les emprunts faits à d'autres langues, généralement liés à l'apparition d'un nouveau phénomène culturel auquel se rapporte le mot emprunté.

En Afrique subsaharienne, les tentatives de reconstitution de la préhistoire à partir des données linguistiques se sont concentrées sur les pays de l'est et du sud de cette région. En Éthiopie, dans la Corne de l'Afrique et en Afrique orientale, les langues parlées appartiennent aux groupes afro-asiatique et nilo-saharien. Pour la période traitée par ce chapitre, l'intérêt se porte sur la branche couchitique de l'afro-

asiatique et ses relations avec le sémitique (autre branche de l'afro-asiatique) et le nilotique (une branche du nilosaharien).

Tandis que l'on pense que les langues couchitiques sont parlées depuis très longtemps tant en Éthiopie que dans la Corne de l'Afrique, on estime que le sémitique n'a été introduit que vers la première moitié du 1er millénaire av. J.-C. À une époque qui n'a pas été située précisément, le couchitique s'est étendu plus au sud, en Afrique de l'Est, où ses locuteurs étaient en contact avec d'autres peuples parlant diverses formes de nilotique.

Certaines hypothèses associent ces premières populations est-africaines de langues couchitique et nilotique à des peuplades de bergers dont l'existence est attestée à partir du IIIe ou du IIe millénaire av. J.-C. par les découvertes archéologiques de cette région, mais ces spéculations ont soulevé une large controverse. Il convient toutefois de noter que grâce aux renseignements livrés par les recherches linguistiques, on a tout lieu de croire que les anciennes peuplades de fermiers d'Afrique de l'Est pratiquaient l'agriculture aussi bien que l'élevage, alors que l'archéologie ne l'a pas encore démontré.

Plus au sud, les recherches se sont concentrées sur la très large répartition du bantou, une famille de langues étroitement liées qui appartient au groupe linguistique nigéro-congolais. Les langues bantoues sont aujourd'hui parlées dans la majorité des pays qui s'étendent au sud d'une ligne reliant le Cameroun au sud du Kenya, à l'exception des régions du Sud-Ouest où la plupart des populations locales parlaient avant la colonisation une langue du groupe khoisan. Les linguistes s'accordent à penser que les diverses langues bantoues ont évolué dans un passé récent à partir d'un ancêtre commun.

Cette langue ancestrale était probablement parlée dans une zone correspondant à l'extrémité nord-ouest de l'actuel domaine des langues bantoues ou dans les environs de cette zone. Dans cette région très boisée, la diversité des langues récentes laisse supposer qu'elles ont évolué pendant une période beaucoup plus longue que les dialectes plus homogènes parlés dans les savanes de l'Est et du Sud. On ne s'étonnera pas que dans ces conditions, les historiens se demandent si la dispersion du bantou n'est pas liée à l'introduction du travail des métaux, de l'élevage et de l'agriculture dans cette région. À l'exception du swahili, les langues bantoues n'étaient pas consignées par écrit jusqu'à une époque relativement récente.

Les langues khoisan sont actuellement parlées par un petit nombre de personnes, mais elles étaient nettement plus répandues avant le XIXe siècle.

Elles étaient essentiellement employées par les populations de chasseurs et d'éleveurs qui vivaient au centre et à l'ouest du sud de l'Afrique, en dehors des zones agricoles habitées par des communautés de fermiers utilisant le fer. Il semble vraisemblable qu'avant l'expansion de ces dernières au début de l'ère chrétienne, les langues khoisan étaient plus répandues, comme l'attestent les nombreux mots et sonorités khoisan qui ont été empruntés par le bantou du Sud.

Nombreuses sont les régions d'Afrique qui possèdent depuis longtemps une littérature orale très développée. La langue elle-même est une précieuse mine d'informations historiques, si tant est qu'elles puissent en être extraites.

Traiter l'histoire par le seul biais de l'analyse linguistique est toutefois périlleux : la terminologie linguistique n'est qu'un moyen de désigner des groupes ou des formes de langues qui ne doit pas être étendu sans précaution à la désignation de populations humaines qui se définissent avant tout selon d'autres critères.

LES AMÉRIQUES

Dans le Nouveau Monde, on ne trouve trace de l'écriture que dans l'aire culturelle méso-américaine. Son contenu, ses techniques et son contexte social demeurent assez obscurs pour notre période de référence en raison des limites des données archéologiques et des connaissances qu'on peut en inférer.

Nous commencerons par décrire l'état de la langue du peuple le plus évolué de la civilisation méso-américaine à l'époque de la conquête espagnole, celle des Aztèques. Le système d'écriture aztèque est une combinaison d'idéogrammes (sorte de symboles phonétiques) écrits sous forme de rébus et de pictogrammes. Les signes étaient tracés au pinceau sur un papier tiré du liber de l'*amatl*, une variété de ficus.

Après le prélèvement sur les arbres de longues bandes d'écorce, les fibres étaient broyées à l'aide d'un battoir spécial puis recouvertes de plâtre et peintes de diverses couleurs. Les bandes de papier étaient pliées en accordéon et le livre relié par une couverture de bois. Certains de ces livres étaient des almanachs sacrés, des calendriers utilisés pour les prédictions, appelés *tonalpohualli*. Révélées par des prêtres à des individus ou à des groupes entiers, ces prédictions servaient à déterminer la date à laquelle il fallait célébrer les cérémonies de naissance, de deuil et de mariage ou à planifier certaines activités importantes. D'autres livres servaient aux comptables pour l'enregistrement des impôts, tandis que d'autres encore étaient des documents historiques fournissant des informations sur l'ordre de succession des dynasties, les liens de parenté et les hauts faits des souverains. L'écriture était enfin également employée à des fins juridiques pour enregistrer les titres de propriété des terres ou des édifices ainsi que, dans les tribunaux, les procès avec le nom des plaignants et du juge ainsi que le résultat des délibérations.

L'écriture était également gravée dans la pierre des monuments publics pour des raisons essentiellement politiques, dans des inscriptions où symboles religieux et politiques se mêlaient au message écrit lui-même. En résumé, l'écriture aztèque se révèle limitée quant à son contenu ; les techniques employées permettaient d'écrire tant sur des supports pérennes que périssables ; elle servait surtout les intérêts de la classe dirigeante et avait un contenu et des objectifs essentiellement politiques.

Savoir lire et écrire était donc un privilège de la haute société aztèque, qui permettait de cimenter la hiérarchie sociale et n'avait qu'un nombre limité de fonctions.

Reste à déterminer dans quelle mesure ces schémas s'appliquent à notre période de référence. La civilisation aztèque possédait le plus important système politique de Méso-Amérique et sa capitale Tenochtitlán est la ville la plus grande et la plus urbanisée de l'histoire de cette aire culturelle. On peut donc penser que l'écriture y a joué un rôle plus important que dans les États et chefferies plus petits et moins urbanisés de la période classique.

C'est des basses terres mayas que nous viennent les informations les plus détaillées et les plus complètes disponibles sur le système d'écriture mésoaméricain de la période que nous traitons. Si aucun livre entier de cette période n'a été découvert dans cette région, en raison des problèmes de conservation, quelques fragments de livres en mauvais état trouvés dans des tombes mayas permettent cependant de supposer que le livre tenait à cette époque le même rôle que dans l'Empire aztèque de la période classique. Très vraisemblablement, ces ouvrages servaient, comme chez les Aztèques, à des fins divinatoires reposant sur le calendrier sacré. Nous savons en effet qu'à l'époque de la conquête espagnole, les

Mayas utilisaient le calendrier et se servaient également de livres pour consigner les généalogies royales. Outre ces fonctions de l'écriture chez les Mayas, qui sont attestées au XVI^e siècle, nous savons également par les documents qui nous sont parvenus que des livres contenaient des tableaux de données astronomiques consignants notamment les mouvements de Vénus et de la Lune.

Nous disposons néanmoins d'un corpus considérable d'informations sur la nature, l'usage et le contenu de l'écriture maya grâce aux inscriptions découvertes sur des matériaux pérennes, soit gravées dans la pierre, sur les murs des temples et des maisons ou sur des monuments particuliers appelés « stèles », soit peintes sur les murs intérieurs de ces édifices ou sur des poteries. L'écriture maya se montre plus évoluée que celle des Aztèques dans le sens où elle contient un plus grand nombre d'éléments phonétiques et repose fondamentalement sur un système phonétique. Elle est syllabique plutôt qu'alphabétique et le nombre de ses glyphes est considérable, ce qui rend le décryptage des inscriptions assez difficile. Les messages gravés sur les monuments publics sont de toute évidence de nature politique et, associés à l'iconographie des sculptures, visent avant tout à consigner les moments critiques de la vie des souverains ainsi que, dans une certaine mesure, leurs exploits. Dans leur grande majorité, les inscriptions des monuments mayas relèvent clairement de la propagande politique et doivent donc être interprétées avec prudence. Elles portent parfois sur les succès militaires des rois, qui impliquent très souvent la capture et l'exécution de hauts personnages des États voisins, guerriers, nobles ou parfois même rois. Certaines d'entre elles vont jusqu'à proclamer la conquête totale d'un peuple, mais compte tenu de la nature propagandiste des écritures publiques mayas, elles doivent être confirmées par d'autres sources. En raison du contenu limité de l'écriture maya et de sa vocation politique, on peut certes utiliser les témoignages historiques pour comprendre la civilisation maya et son évolution, mais toujours avec la plus grande prudence.

L'emploi et la nature de l'écriture semblent avoir été sensiblement les mêmes dans toute la Méso-Amérique de cette époque, c'est-à-dire sur la côte du golfe du Mexique, dans les hautes terres du Guatemala et de l'Oaxaca, mais les vestiges de ces régions sont beaucoup moins importants que ceux qui se rapportent aux Mayas des basses terres.

Nous n'avons aucun témoignage direct de l'état de l'alphabétisation dans la société méso-américaine de la période classique. Les vestiges archéologiques de certains sites mayas laissent supposer qu'il existait dans les grands centres des écoles réservées aux nobles et comparables aux *calmecac* aztèques. Selon toute vraisemblance, il existait aussi des écoles rurales chez les Mayas des basses terres, analogues aux *kelpochcali* aztèques. On suppose en tout cas que l'iconographie générale figurée sur les édifices publics des cités mayas de la période classique était comprise par la quasi-totalité de la population, sans quoi sa représentation publique n'aurait guère de sens. Elle était là pour rappeler en permanence aux sujets des rois mayas la supériorité absolue et les privilèges politiques et religieux du souverain ainsi que des autres personnages de haut rang. On estime toutefois que le système d'écriture n'était intégralement compris que par une infime partie de la population des royaumes mayas de la période classique, probablement moins de 5 % des habitants, des hommes adultes de la noblesse exclusivement.

BIBLIOGRAPHIE ET REFERENCES

CHAPITRE 5

- ADELAAR K. A. 1989. Malay influence on Malagasy : linguistic and culture-historical implications. *Oceanic linguistic*, vol. 28, n°1, p. 1-46.
- 1992. *Proto-Malayo. The reconstruction of its phonology and parts of its morphology and lexicon* Canberra, (Pacific Linguistics Series C 119).
- BLAKE B. J. 1984. *Australian aboriginal languages. A general introduction*, Queensland.
- BOWMAN A. K. 1986. *Egypt after the Pharaohs*, Londres.
- COE M. 1973. *The Maya scribe and his world*, New York.
- DAS GUPTA S. N., DE S. K. 1947. *History of sanskrit literature*, Calcutta.
- DIKSHITAR V. R. R. 1930. *Studies in tamil literature and history*, Londres.
- EASTERLING P. E. (dir. publ.). 1987. *The Cambridge history of classical literature*, vol. I-II, Cambridge.
- EHRET C., POSNANSKY M. (dir. publ.). 1982. *The archeological and linguistic reconstruction of African history*, Berkeley.
- FOLEY W. A. 1986. *The Papuan languages of New Guinea*, Cambridge.
- GEIGER W. 1943. *Pali literature and language*, Calcutta.
- GENTILI B. 1988. *Poetry and its public in ancient Greece*, trad. Cole A.T., Baltimore/Londres.
- GOODY J. 1987. *The interface between the oral and the written*, Cambridge.
- (dir. publ.). 1968. *Literacy in traditional societies*, Cambridge, p. 27-68.
- GREENBERG J. H. 1963. *The languages of Africa*, La Haye.
- HAVELOCK E. A. 1982. *The literate revolution in Greece and its cultural consequences*, Princeton.
- HERBERT P., MILNER A. 1989. *South-East Asia. Languages and literatures : a select guide*, Arran.
- KAILASAPATHY K. 1968. *Tamil heroic poetry*, Oxford.
- KANE P. V. 1930-1962. *History of Dharmasastra*, Pune.
- KEITH A. B. 1924. *Sanskrit drama*, Oxford.
- MARCUS J. 1976. *Emblem and state in the classic Maya lowlands*, Washington D. C.
- MULLER R. 1987. *Polis und Res publica. Studien zum antiken Gesellschaftsund Geschichtsdenken*, Weimar.
- NARVEH J. 1973. Some semitic epigraphical considerations on the Antiquity of the Greek alphabet. *American Journal of Archaeology*, vol. LXXVII, p. 1-8.
- NIENHAUSER W. H. (dir. publ.). 1986. *The Indiana companion to traditional Chinese literature*, Bloomington.
- PARKIN R. 1991. *A guide to Austroasiatic speakers and their languages*, Honolulu, (Oceanic Linguistics Special Publication n° 23).
- PHILLIPSON D. W. 1985. An archaeological reconsideration of Bantu expansion. *Muntu*, vol. II, p. 69-84.
- SCHELE L., FRIEDEL D. 1990. *A forest of kings. The untold story of the ancient Maya*, New York.
- TSIEN T. H. 1962. *Written on bamboo and silk. The beginnings of Chinese books and inscriptions*, Chicago.

WINTERNITZ M. 1927-1933. *History of Indian literature*, Calcutta.
WURM S. A., SHIRÓHATTORI (dir. publ.). 1981-1983. *Language atlas of the Pacific area*. Parts I and II, Canberra, (Pacific Linguistics Series C 66 and 67).